

Kim Leine

Les prophètes
du fjord de l'Éternité



folio

COLLECTION FOLIO

Kim Leine

Les prophètes
du fjord
de l'Éternité

*Traduit du danois
par Alain Gnaedig*

Gallimard

Titre original :

PROFETERNE I EVIGHEDSFJORDEN

© *Kim Leine & Gyldendal, Copenhagen, 2012.*

Publication en accord avec Gyldendal Group Agency.

© *Éditions Gallimard, 2015, pour la traduction française.*

Couverture : Rockwell Kent, November in Greenland.
Avec l'aimable autorisation de Plattsburgh State Art Museum,
State University of New York, USA,
Rockwell Kent Collection, Bequest of Sally Kent Gorton.
Musée Pouchkine, Moscou. Photo © Bridgeman Images.

Kim Leine est né en Norvège en 1961. À dix-sept ans, il s'installe au Danemark avant de partir, en 1989, au Groenland. Il y restera quinze ans. Auteur de plusieurs romans traduits en français, il reçoit en 2013 le Grand Prix de littérature du Conseil nordique pour *Les prophètes du fjord de l'Éternité*. Considéré comme un événement littéraire par la critique, ce livre a été traduit dans le monde entier.

*Dédié à l'autonomie du Groenland
(1979-2009)
et à ses pionniers.*

PROLOGUE

La chute

(14 août 1793)

La veuve est venue d'elle-même, nul ne l'y a forcée. Elle a battu ses plus beaux habits afin d'en ôter les poux, elle les a revêtus, elle s'est lavé les cheveux dans le bassin d'urine de la maison commune, elle les a coiffés. Elle a fait une prière silencieuse, observée sans un mot par ses frères païens, elle a raclé la graisse noircie de suie de ses joues et a mangé le bon repas qui a été préparé à son intention. Puis elle est arrivée, portée par des pas légers. Et elle attend, presque heureuse, pleine d'espoir, les joues en feu. Elle est au bord du vide, les jambes repliées sous elle avec grâce, comme il sied à une veuve, de la même manière qu'elle s'assoit chez elle sur le petit banc sous la fenêtre. Elle serre la croix dans une main, la lourde chaleur de l'or la rassure. Tout en dessous, en bas du précipice d'au moins cent toises, elle entend le ressac, l'eau qui frappe contre le roc, qui se brise en écume blanche et se retire ensuite. Mais cela, elle ne le voit pas, elle a fermé les paupières, elle a tourné son regard en elle-même, elle a jugulé son angoisse, elle a forcé son souffle et son cœur à prendre un rythme lent et elle répète sa litanie, encore et encore. *Ô Seigneur qui es aux cieux, aie pitié de nous pauvres pécheurs. Ô fils de Dieu, aie pitié de nous. Ô Seigneur Esprit*

saint, Ô Trinité bénie et pleine de gloire. Elle sent les coups de vent qui viennent d'en bas et insufflent vie dans ses vêtements, elle se cramponne à l'herbe humide de la falaise afin de n'être pas jetée indûment par-dessus bord. Elle reste là, elle ressasse sa litanie et attend son auxiliaire. *Par Ton agonie et Ta sueur de sang, par Ta croix et Ta passion, sauve-nous, Seigneur !*

Elle l'entend maintenant, elle entend le bruit de ses bottes qui grincent, elle l'entend se faufiler sans hâte derrière elle, presque pudiquement, avec la gêne d'un jeune soupirant, elle l'entend qui tente de freiner sa respiration haletante, et elle réprime à grand-peine un sourire en le reconnaissant. *Nous Te prions, écoute-nous, Seigneur !*

Elle sent qu'il s'est arrêté à deux pas derrière elle et s'imagine qu'il la contemple comme la première fois qu'ils étaient ensemble. Il se demande où il va la frapper et avec quelle force, car elle sait qu'il veut la tuer, mais il ne veut pas lui faire du mal. C'est une consolation de le savoir si près au moment où sa vie est sur le point de prendre fin, cela la rassure et la détend, elle baisse le menton contre sa poitrine et inspire profondément. *Fils de Dieu, nous Te prions, écoute-nous !*

Le vent est doux. Les turbulences qui montent sentent les moules et les algues que la marée a découvertes. Les mouettes crient au loin. Elle ouvre instinctivement les yeux, elle ne peut pas s'en empêcher, même maintenant à l'ultime extrémité de tout, alors que son âme devrait avoir dépassé les trivialités de l'existence terrestre et s'élever vers les cieux ; il lui faut voir pourquoi les mouettes s'agitent et elle aperçoit le bateau qui file vers le nord, un deux-mâts, toutes voiles dehors et d'un blanc aussi éclatant que des ailes de mouettes, avec l'essaim des oiseaux hurlant autour des mâts. Non, elle n'est pas

encore prête à aller à la rencontre de son Créateur, pas aujourd'hui, mais elle sait aussi qu'il est trop tard pour avoir des regrets, il est trop tard pour elle et pour celui qui se tient derrière elle. Tout est dit. La chute a déjà commencé, elle a commencé il y a maintes années.

À entendre la respiration calme de l'homme, elle comprend qu'il n'a pas aperçu le bateau. Il est bien trop pris par ce qu'il doit faire. A-t-il peur comme elle ? Désirerait-il que cela n'ait pas lieu ? Elle se dit que si elle parvient à lui faire remarquer le bateau, tout changera peut-être et ils ajourneront ce rendez-vous funeste.

Puis elle sent sa main sur son cou et elle tressaille avec un petit gémissement. Mais la seule chose qu'il vise, c'est la croix. D'un geste brusque, il soulève la lanterne par-dessus sa tête et lui arrache la croix en or que serrait sa main. Vas-y, songe-t-elle, prends cette croix, je n'en ai plus besoin. En outre, elle ne m'a pas servi à grand-chose.

Elle tourne à peine la tête afin de l'apercevoir un instant, bien consciente que c'est idiot de sa part, cela ne peut que précipiter la chose et la rendre encore plus inévitable. Au moment où elle voit l'ombre noire derrière son épaule, elle sursaute et déclare : *Seigneur Jésus, aie pitié de nous !* Elle reçoit un coup de botte dans le dos, sa tête bascule brutalement en arrière, son corps part en avant ; elle roule sur le bord, elle tombe en battant des bras, tel un tourbillon, elle laisse dans sa chute un cri vertical aussi inégal qu'un trait de fusain.

†

Il fait un pas, pose prudemment la botte sur la mousse douce qui cède sous son poids, il se penche par-dessus l'abîme et aperçoit le corps qui oscille

paisiblement dans les vagues, le visage vers le bas. Il ôte son bonnet, le serre contre sa poitrine et murmure : *Jésus-Christ, Notre Seigneur, que Ta grâce soit avec nous pour les siècles des siècles. Amen.*

Première Partie

LE FILS DU MAÎTRE D'ÉCOLE

Chapitre 1

Copenhague

(1782-1787)

Le ciel est couvert et il y a un soupçon de fraîcheur dans l'air lorsque Morten Pedersen arrive à Copenhague le 1^{er} juin 1782, dix jours après son vingt-sixième anniversaire. Il est secoué dans la chaloupe et il regarde la forêt de mâts dans la rade derrière lui. Il est six heures et demie du matin. Il est resté debout toute la nuit, il a fait les cent pas sur le pont du paquebot de Christiania, il a été une source d'agacement et de gêne pour les marins du navire. Quand il saute sur le quai devant Toldboden, ses vêtements sont imprégnés par l'humidité de la brume qui bloque l'Øresund comme un bouchon. Il se sent légèrement enrhumé et sait que la toux va venir, mais ne prend pas la chose au sérieux. Il est de constitution robuste, même si le processus d'élimination parmi ses frères et sœurs l'a amené à se considérer comme un survivant et l'a doté d'une dose considérable de fatalisme. La traversée a duré trois jours. Il y avait pas mal de vent, mais il n'a pas eu le mal de mer. Il a le sentiment de s'être débrouillé comme un homme pour son premier voyage en mer et il attendait une certaine reconnaissance de la part de l'équipage, au moins une poignée de main et quelques paroles aimables à l'arrivée. Il imagine qu'ils ont échangé en douce des remarques au sujet

du grand gars norvégien qui n'a pas froid aux yeux. Mais ils se contentent de décharger sa malle sans un mot et l'abandonnent à son sort. D'autres chaloupes cognent contre l'appontement derrière lui. Des silhouettes sautent sur le quai, elles apparaissent dans la lumière grise du matin et s'éloignent en traînant avec leurs sacs et leurs coffres.

« Vous allez où, chef ? » Un porteur abandonne sa charrette et s'approche de lui.

Il prend une enveloppe, l'ouvre et tend la feuille avec l'adresse au porteur. Celui-ci ne veut pas du papier. Il l'interroge du regard. Ah, songe Morten, un analphabète.

« Nørregade, dit Morten en s'efforçant de le prononcer en bon danois. La maison de M. Schultz, l'imprimeur.

— Par ici, chef », dit le porteur, qui le conduit à la porte cochère où un douanier déplie son passeport et l'étudie. Il lui rend le document.

« Copenhague souhaite la bienvenue à Monsieur l'Étudiant », déclare le douanier d'un ton qui se veut ironique.

Il s'éloigne en direction du centre-ville en suivant le petit tombereau. Ses jambes flageolent un peu après la traversée et il lui arrive de vaciller. La circulation en ville est étourdissante. Il y a des charrettes de paysans chargées de produits pour les auberges et les marchés qui foncent dans un raffut de tonnerre, des diligences avec des silhouettes obscures derrière les vitres et leur cocher perché sur son siège, des soldats qui marchent en cadence en faisant claquer leurs bottes et en regardant droit devant eux, les yeux vides. Des hommes qui portent sur l'épaule de lourds fardeaux d'oies, de poules ou de lapins de boucherie. Des gars qui agitent les feuilles de leurs chansons à un sou et braillent les vers appris le matin même. Les pavés lisses comme le savon sont recouverts d'une

pellicule indéfinissable. Morten trébuche et se cramponne au bras du porteur qui se retourne et le remet sur pied, puis le pousse fermement vers le trottoir. Un attelage de chevaux passe dans un claquement de sabots. Des gens crient après lui, le cocher réplique en gueulant et agite son fouet. Morten ne comprend pas ce qu'ils disent, il ne connaît que le danois du juge et du pasteur de chez lui, dans l'Akershus, et ce n'est assurément pas la langue que l'on parle ici. Mais il comprend que le porteur l'a empêché d'être fauché par l'attelage. L'inquiétude point quand il se demande combien de pourboire il va être obligé de donner à cet homme. Il s'aperçoit qu'il vient de mettre les pieds dans le caniveau. Il s'en extrait d'un bond mais note qu'une de ses bottes est déjà trempée par un liquide dont il préfère ignorer la composition. Des femmes se tiennent sur le seuil des portes et des porches, elles exhibent chevilles, bas et sourires qui lui donnent des sueurs froides. Elles le suivent de leurs regards inquisiteurs et ricanent après l'avoir jaugé. Un bouseux.

Le porteur passe sous un porche. L'écho de leurs pas ricoche de tous côtés. Ils sont à l'intérieur d'une grande cour. Il règle le porteur, lui verse bien trop et l'homme lui donne désormais du « Messire l'Étudiant », peut-être avec raillerie ou simplement pour blaguer, il poursuit du même ton dont Morten ne saisit rien. Peu après arrive un homme qui se présente comme Maître Gill, un avoué, un Norvégien comme lui. Cet homme, en accord avec son père, lui a trouvé un logis et va s'occuper de ses ressources pendant son séjour à Copenhague. L'immeuble appartient à un certain Schultz, imprimeur de son état. Morten logera dans une petite chambre au-dessus de l'imprimerie. Une domestique de la maison lui donne une clef et lui annonce qu'il prendra ses repas avec les ouvriers de l'imprimerie. Elle lui montre à quel

endroit. Il traverse la cour derrière elle. Des hommes en tenue de travail lui jettent de brefs coups d'œil mais ne le saluent pas. Il entend une machine qui produit des coups métalliques. Les gestes des ouvriers sont empreints d'habileté et d'efficacité. Il va retrouver Maître Gill qui lui tend un papier avec son adresse. L'avoué le salue avec déférence puis disparaît. La domestique le conduit à l'annexe de l'imprimeur, à l'autre extrémité de la cour ; une dame surgit et lui souhaite le bonjour.

Mme Schultz le dévisage, puis elle dit : « Bon, vous avez l'air bien inoffensif. Vous buvez ? »

Morten secoue la tête, vexé.

« Non, Madame.

— Soyez le bienvenu », répond Madame d'un ton aimable.

Morten s'incline profondément, comme le lui a appris son père. Il doit faire la révérence à toute personne placée au-dessus de lui dans la hiérarchie complexe de la capitale. Il a probablement tort de baisser la tête devant cette femme, et plus encore de l'avoir appelée « Madame », mais c'est trop tard. Il se retrouve seul dans la cour, le chapeau à la main. Il monte dans sa chambre, sort des affaires de sa malle et les range sur la table et dans la petite armoire. Il se déshabille et pose ses vêtements mouillés par la traversée sur le dossier de la chaise. Il s'allonge pour dormir mais il est parfaitement éveillé. Par la fenêtre, il entend le vacarme que font les fers à cheval et les roues ferrées des voitures sur les pavés. Il y a seulement quatre jours encore, il se réveillait dans l'alcôve de sa chambre à la maison de Lier, près de Drammen, et entendait les bruits familiers de ses parents, au-dessous, et ceux des bêtes dans l'étable. Puis il s'était levé, avait enfilé ses vêtements de voyage, avait rangé les dernières affaires et était descendu prendre le petit déjeuner. Ensuite, il avait

pris la route en compagnie de son père, le maître d'école, qui avait attendu que la malle-poste reparte en direction de Christiania. Morten, allongé sur le lit, se dit qu'il ne saurait imaginer refaire le même voyage dans le sens opposé. Tout aussi impossible que de songer à voyager dans le temps.

Il est le plus jeune d'une fratrie de sept enfants, dont il est le seul garçon à avoir survécu. Un de ses frères aînés, qui couchait dans l'alcôve du rez-de-chaussée, avait agonisé avec un sourire résigné. Il était resté là, avec sa main chaude serrée par leurs mains froides. Puis sa main s'était crispée, ainsi que son sourire, le corps décharné avait été porté dans la grange, on avait lavé l'alcôve, on avait aéré, et un autre avait pris sa place. Le processus de la mort était un état permanent, comme une sorte de grande cérémonie sans fin durant laquelle il était interdit de courir et de rire. Un silence immense. Voilà comment il se remémorait son enfance. Une maîtrise de soi continuelle, un sérieux étudié qui finissait par s'incruster dans le visage, à mesure que la mort avançait et avançait encore. Il ne restait plus que sa grande sœur Kirstine. Ils s'étaient surveillés mutuellement en douce, mais ni l'un ni l'autre n'avait atterri dans l'alcôve du salon. Elle vivait à présent chez la famille d'un pasteur de Nakskov.

Après avoir achevé ses humanités, Morten était devenu maître auxiliaire dans l'école de son père. Cela avait duré deux ans. Puis il avait manifesté son souhait d'étudier la médecine. Il n'aurait su dire d'où lui était venue cette idée saugrenue. Son père avait dit non. Il devait être pasteur. Son père avait rêvé de le devenir, comme son grand-père et son arrière-grand-père avant lui. L'heure était venue. En outre, ils en avaient les moyens. Il accepta son sort, heureux toutefois d'avoir le droit de partir.

Il est en train de s'adapter à sa nouvelle vie dans la capitale. Il mange tous les jours avec les employés de l'imprimerie, une alimentation pauvre en viande mais riche en bouillies aqueuses de toutes sortes, il apprend à avaler la nourriture sans la goûter et à engloutir autant de pain qu'il parvient à en saisir afin de remplir son ventre creux. Il est assis sur le rebord de la fenêtre de sa chambre et étudie sa grammaire grecque mais, de temps en temps, il jette un coup d'œil dans la rue turbulente où les voitures à cheval passent avec les victuailles pour les marchés et où les soldats en permission abordent les jeunes filles qui, en retour, leur lancent des insultes ordurières à la figure. Il se replonge dans sa grammaire tout en suivant d'une oreille les propos d'ivrognes et les passions de la rue. Ce sont les deux faces de la même pièce, c'est une lutte qu'il mène sans cesse contre lui-même, un combat entre l'envie et le devoir, entre son souhait d'être médecin et l'exigence de devenir théologien. Il suit les rares cours de sciences naturelles donnés à l'Université et à d'autres endroits dans la ville, des conférences privées le plus souvent. Il étudie la grande œuvre de Linné. Il apprend à dessiner les fleurs à la salle de lecture de l'Université en copiant en cachette les dessins de la *Flora Danica*, une œuvre avec laquelle l'Église entretient une relation problématique puisque, d'un côté, elle représente la Création mais, d'un autre côté, s'en fait la maîtresse en la classant en genres et espèces. Il sort de la ville et s'installe sur le bord d'un fossé, son carnet à dessins posé sur les cuisses, le fusain qui danse sur le papier et, dans une certaine mesure, il a le sentiment de ne plus faire qu'un avec l'image qu'il se fait du jeune Linné dans une situation semblable. C'est la vraie vie qui l'intéresse, les putes, les fleurs,

l'agitation en ville, les flots de merde qui coulent dans les rues et qui sont vomis dans les canaux. Mais il se rend docilement aux cours de théologie, il apprend à déchiffrer avec peine la Bible dans ses deux langues originales, il converse avec ses compagnons d'étude en latin estudiantin. Il écrit de belles lettres à la maison dans un latin maladroit, même s'il espère qu'il impressionnera son père, et il signe « Votre Fils Morten Falck ». Il a adopté le nom d'une branche de la famille qui a mieux réussi que son père, le maître d'école. Mais lorsqu'il reçoit une réponse de ce dernier, elle est rédigée en danois et adressée à « Monsieur l'Étudiant Morten Pedersen ». Il est consterné. Pas un seul de ses camarades n'a un nom en *-sen*, pas officiellement en tout cas.

L'emplacement de sa chambre, juste au-dessus de l'imprimerie, fait que le loyer est bas à cause du vacarme. Du matin au soir, et parfois la nuit, quand arrive un messenger du cabinet Høegh-Guldberg avec une proclamation ou un décret urgent qu'il faut placarder dans la ville entière, les typographes font claquer les caractères dans les casses, les presses tempêtent au point que de la poussière tombe des joints et du plafond de sa chambre. Au petit matin, bien avant que les hommes de la garde ne soient rentrés chez eux, des livreurs mal réveillés viennent chercher les imprimés pour les vendre dans la rue ou les distribuer par d'autres moyens. Ils sont hélas dotés de voix aussi prépubères que perçantes, parfaites pour exercer leur métier et interrompre le sommeil de Morten. Les voitures à cheval ne cessent d'entrer dans la cour, les sabots frappent les pavés, leur écho ricoche sur les murs de la cour de l'imprimeur, des carrosses arrivent avec des ordonnances qu'il faut imprimer en hâte, des paquets d'affiches et de placards qui sentent la pâte à papier laminée, les produits chimiques oléagineux de l'encre sont

chargés sur des charrettes et distribués partout en ville. Il y a tant de choses à suivre, tant de choses nouvelles et intéressantes qu'il n'avait jamais imaginées, si bien que ses grammaires grecque et latine sont parfois laissées à prendre la poussière. Quand il a l'argent pour envoyer une lettre, il écrit à sa sœur Kirstine à Nakskov et lui raconte sa vie dans la capitale. Elle lui répond et lui décrit son existence dans la ville de province, chez le pasteur, une existence en apparence aussi éloignée de celle de Lier que de celle de Copenhague.

Morten est sur son lit, tenu en éveil par le bourdonnement et le cliquetis incessant. Il entend Schultz qui donne des ordres à son personnel, il entend les cadences syncopées de la presse, le claquement des sabots des typographes et des pressiers, leurs toux, leurs disputes quand l'encre s'est étalée sur un imprimé, quand la mise en page d'un texte a lâché, et quand quelque chose s'est coincé et bloque les platines.

†

Mais tout ce qui au début le maintenait éveillé finit plus tard par le bercer. De temps en temps, il prend le paquebot à Toldboden pour rendre visite à sa sœur. Le vieux doyen chez qui elle habite est un parent éloigné de leur mère. Le silence pesant du presbytère de Nakskov l'empêche de dormir, et quand il s'endort enfin, c'est l'érable dont les branches cognent contre les carreaux de la chambre qui le réveille. Il va à l'office avec sa sœur et aperçoit plusieurs fois le comte traverser la ville dans son attelage de six chevaux, avec des domestiques debout derrière le cocher, les basques de leur livrée au vent, qui s'accrochent d'une main à la berline et, de l'autre, tiennent leur haut-de-forme.

Le doyen rugit son sermon du haut de la chaire, il est grand, roux et robuste comme un forgeron, il parle des flammes de l'Enfer et de la damnation comme s'il s'agissait d'un lieu et d'un état avec lesquels il entretenait un commerce personnel. Toujours du haut de sa chaire, il propose des prêts aux métayers qui voudraient se libérer, puis il tire à boulets rouges sur l'ennemi suédois qui, protégé par le Diable en personne et ses hordes d'anges déchus, a privé la ville de sa grandeur passée. Dans l'ultime oraison, il prie de tout son cœur pour la maison royale et sa voix se met à trembler quand il en énumère les membres.

Après l'office, les fidèles viennent le remercier pour la prédication. Morten s'approche. Quelque chose cloche dans la manière dont le vieil homme tend la main, dans son regard inexpressif.

« Le doyen est-il aveugle ? s'exclame-t-il.

— Chut, murmure sa sœur. Nous n'avons pas le droit d'en parler, mais Maître Gram a perdu la vue depuis deux ans.

— Comment peut-il conserver son ministère ?

— Personne n'ose s'opposer à lui, chuchote sa sœur. Et puis, il connaît la Bible, son Luther et son Pontoppidan sur le bout des doigts. Je pense qu'il conservera sa charge jusqu'à l'heure où le Seigneur l'appellera auprès de Lui.

— Quel Seigneur ? » dit-il en pointant le doigt vers le haut puis vers le bas. Sa sœur porte la main à sa bouche et se met à rire.

Kirstine glisse son bras sous celui de Morten et lui montre combien le pays est en train de changer. Les fourrés perdent du terrain en même temps que les marais et les petits lacs, et avec eux les insectes qui ont répandu des maladies depuis des siècles. La forêt a disparu depuis longtemps et, à sa place, on trouve des champs de blé ondoyants dont les récoltes

sont vingt pour cent plus importantes qu'il y a seulement dix ans. Les vieux arbres ont été abattus, des palissades plantées. Tout est joli et tiré au cordeau, et même les vaches dans les prés ont quelque chose de propre et de timide.

Quand ils se promènent dans la ville, des gens leur sourient et les saluent, certains parlent à sa sœur. La jeune fille chez le pasteur est appréciée. Cela le remplit de fierté. Elle s'exprime parfaitement en danois mais, quand ils sont seuls, ils parlent leur patois chantant de l'Akershus, où l'on met l'accent sur la première syllabe des mots. Ils font un tour le long de la plage, ils donnent des coups de pied dans les algues, recherchent des bouts d'ambre de la Baltique et ramassent des coquillages. Elle lui confie qu'elle a le mal du pays, cela fait deux ans qu'elle vit ici et ne s'est toujours pas habituée. Bien entendu, le vieux pasteur est une épreuve pour chacun, mais ce n'est pas à cause de lui qu'elle ne se plaît pas. C'est davantage son épouse qui, à l'extérieur, apparaît comme une personne humble et modeste, et se comporte comme un tyran capricieux quand elle est seule avec elle.

« Le but est que j'apprenne les devoirs d'une maîtresse de maison et que je donne un coup de main, dit-elle, même si j'ai pleinement conscience de la vraie raison de ma présence en ces lieux. »

Morten la dévisage.

« Un des quatre fils du pasteur étudie pour devenir pasteur également, dit Kirstine. Père et M. Gram ont beaucoup correspondu.

— Ah, ah, dit Morten. Et comment est-il, ton promis ? On peut le voir ?

— Il est parti à cheval sur l'île de Fyn pour rendre visite à des proches. Il est courtois et honnête. Je n'ai rien à lui reprocher. Ce n'est pas ça.

— Alors ?

— Je crois que, aujourd'hui, les gens devraient pouvoir vivre à leur guise et non suivant le bon vouloir de leurs parents, dit-elle.

— Ma chère Kirstine, si le monsieur en question est une personne qui a bon cœur, tu devrais l'accepter. Tu ne sais pas ce que l'avenir te réserve.

— Je sais. Je n'ai rien contre lui. C'est ce pays plat et sale que je ne supporte pas. Tu sais, quand il n'y a ni collines ni montagnes, les odeurs et la saleté s'accumulent autour des maisons comme de la brume. Moi-même, je me sens sale. Pas moyen de s'en débarrasser.

— Il obtiendra peut-être une charge ailleurs, dit Morten pour la reconforter. Tu pourras le lui dire quand il commencera à te faire des avances. Pose quelques conditions, négocie avec lui. Si c'est un homme intègre, il t'écouterà. Et qui sait, il cherchera peut-être un ministère en Norvège.

— Oh mais tu vois, réplique-t-elle d'un ton énervé, tous ces gens sont tellement fiers de leur petite ville de province crasseuse. Il est interdit de la critiquer d'un seul mot, car ils te rebattent les oreilles de leur terre bien grasse, de l'histoire grandiose de leur ville et des nombreuses merveilles du pays. J'ai appris à tenir ma langue sur le sujet.

— Tu as encore beaucoup de temps, dit Morten. Cela s'arrangera sûrement tout seul. »

Il est un peu agacé par sa sœur et ne comprend pas pourquoi elle prend ainsi les choses au tragique. Car cela revient quasiment à se plaindre du fait que les vents dominants viennent de l'ouest, ou que l'hiver se prolonge plus longtemps que l'été. Il lui semble qu'elle devrait plutôt se considérer heureuse d'être une femme de pasteur. Et comment peut-on avoir la nostalgie de Lier, le trou le plus insignifiant du royaume ? Ça, il ne le comprend pas.

Les visites à Nakskov ne durent que quelques

jours et il s'en va parfois plus tôt que prévu, frappé par un mal de tête qui le prend au dépourvu, une migraine causée par les jérémiades de Kirstine et son propre mal du pays. La ville lui manque. S'il n'y a pas de paquebot, il saute dans la voiture qui part pour Nykøbing à la première heure, il change pour la malle-poste, passe la nuit à Vordindborg où il descend au *Kronhiorten*, il y prend un repas constitué d'un quignon de pain de seigle et de fritons, il dort au-dessus de l'étable, enroulé dans des couvertures puantes. Le lendemain, il continue vers Køge puis Copenhague, il mange des pommes ou des poires chipées dans un jardin. Dans la malle-poste, il coince une botte sur le siège en face et tente de garder les yeux sur une édition des *Voyages de Gulliver*, il lit le passage où le héros, abandonné au pays des géants, est soigné par une jeune fille qui fait douze fois sa taille. Morten pose le livre sur sa cuisse, l'index entre les pages, il a ôté sa perruque et l'a placée sur le siège à côté, il presse le front contre la vitre de la diligence qui bondit, cahote et tangué, il contemple rêveusement les champs qui ondoient sur son passage. Une demoiselle douze fois plus grande que lui, songe-t-il. Une bouche, une langue, des mains, un sexe douze fois plus grands que la normale. Une montagne à elle seule, cette femme ! Il rouvre le livre. Gulliver fait naufrage dans des pays où les gens sont monstrueusement petits ou monstrueusement grands, ou grotesques d'une façon ou d'une autre. Mais peut-être l'anormalité se trouve-t-elle en Gulliver lui-même, c'est-à-dire chez l'auteur et, par là, chez le lecteur qui s'identifie à l'histoire.

Il pense à Rousseau et à une phrase sur la liberté de l'homme que Kirstine avait citée : « *L'homme est né libre et partout il est dans les fers !* » Gulliver aussi est enchaîné à la personne qu'il est. Il reste le même partout et ne parvient pas à s'adapter. C'est pour cela

qu'il rencontre constamment des problèmes avec les indigènes des différents lieux. Et c'est ce qu'il ne veut pas, lui, Morten Falck, il refuse de se figer dans une forme déterminée et de devenir vieux avant l'âge. C'est une décision qu'il prend à l'instant, dans la malle-poste qui le conduit vers le nord, le long de la baie de Køge.

Le voyage est presque terminé. Il entrevoit les tours de Copenhague et les plaines marécageuses d'Amager, il discute avec ses compagnons de voyage qui font circuler un morceau de fromage, un peu de pain et une bouteille. Il était préoccupé par sa sœur et une légère douleur se logeait entre ses côtes, mais ce souci se révèle être lié à sa position géographique et à la faim. Quand il approche de Copenhague, le ventre plein, il se sent à nouveau d'excellente humeur.

Le voilà rentré. Il passe en sifflotant la porte de la cour de M. Schultz dans Nørregade, il va sur la gauche, monte l'escalier, entre dans sa chambre et lance son sac dans le coin. Il pose la tête sur l'oreiller sale de la chambre, au-dessus des machines de l'imprimeur qui cliquètent, crissent, grondent, frappent, martèlent, cognent et claquent. Il soupire d'aise, Gulliver glisse de sa main. Il dort.

†

La ville, résidence de la famille royale, ce sont quatre-vingt-dix mille personnes entassées contre des remparts qui les enferment à l'intérieur d'un espace que l'on peut traverser en moins d'une heure. Une ville ravagée au cours des siècles par des épidémies, des incendies, ainsi que par une série de régents ivrognes, fous, consanguins et incapables. Pourtant, le nombre d'habitants croît de manière constante et la pression sur les remparts augmente chaque année.

Morten note que ce qui attend la plupart des gens, c'est une vie brève suivie d'une agonie douloureuse et humiliante, mais qu'ils n'ont aucune difficulté à s'amuser. Bien au contraire. Les places de la ville débordent de saltimbanques, les porches et les portes sont occupés par des prostituées qui semblent avoir fort à faire.

Morten Falck se promène dans les rues étroites où les murs semblent s'arc-bouter l'un contre l'autre et ne laissent apparaître qu'un mince trait de ciel entre les avant-toits. Il traverse les grandes places, l'immense esplanade du nouveau château, un colosse indestructible en granit norvégien, il va jusqu'aux bastions, jusqu'au pont de Langebro qui s'ouvre chaque fois qu'arrive un navire. Il poursuit son chemin en redescendant à Christianshavn et franchit la digue d'Amager. Une troupe de bateleurs a monté une estrade sur une place, devant la maison de correction. Il attend, car il veut voir si le costaud Karl Johan von Eckenberg va se montrer. Von Eckenberg attire toujours d'innombrables spectateurs, flâneurs, belles dames avec crinolines et ombrelles, riches messieurs des maisons de commerce, courtiers maritimes, capitaines, matelots, officiers et soldats, jusqu'aux détenus de la prison qui bénéficient d'une permission de sortie. Et il y a de quoi. Von Eckenberg est habile.

Morten est fasciné par cet homme fort. Il connaît ses numéros par cœur mais ne se lasse jamais de les regarder. Il a l'impression qu'ils expriment quelque chose d'authentique, et pas seulement de l'artifice. En quoi consiste cette authenticité, il ne parvient pas à mettre le doigt dessus. C'est précisément pourquoi il continue à assister aux représentations.

Morten a une prédilection pour trois numéros.

Premier roulement de tambour. Karl Johan von Eckenberg grimpe dans un échafaudage en bois haut

d'environ dix aunes. Il se place jambes écartées sur une poutre transversale et fait un signe presque imperceptible à ses aides au sol. Au-dessous de lui, il y a un cheval avec deux cavaliers en livrée sur une plateforme à laquelle des cordes sont accrochées à chaque coin. Von Eckenberg saisit l'autre extrémité de ces cordes, les enroule autour de son avant-bras et de son poignet et, d'un bras, il soulève la plateforme, le cheval et les cavaliers un pied au-dessus du sol. De l'autre main, il tient un cor de postillon dans lequel il souffle une fanfare.

Deuxième roulement de tambour. Karl Johan von Eckenberg, descendu de sa plateforme, se couche entre deux chaises, son corps tendu flotte à une aune du sol. Arrivent huit musiciens vêtus de vestes croisées rouges, de tricornes, de culottes et de souliers avec des boucles en laiton étincelantes, ils montent sur le corps nerveux, pas spécialement musclé mais très grand, lequel est soutenu uniquement par la nuque et les talons. En équilibre sur la poitrine, le ventre, les hanches et les jambes, ils jouent un menuet de Brentner tandis que von Eckenberg fixe le ciel de ses yeux marron et mélancoliques. Il donne l'impression de songer à son enfance, à sa sainte mère, ou encore à un amour de jeunesse.

Troisième roulement de tambour. Karl Johan von Eckenberg réalise son troisième tour entre les deux mêmes chaises, après s'être relevé, après avoir été applaudi copieusement pendant deux ou trois minutes et après s'être réfugié un moment sous la tente. Il revient, revigoré, ragaillard et rubicond, ses yeux marron pétillent, il s'incline, s'allonge à nouveau entre les deux chaises et deux aides placent un énorme bloc de pierre sur son ventre. Un troisième aide, qui ressemble à un croisement entre un forgeron et un bourreau, fait son apparition avec une masse, il la lève bien au-dessus de sa tête, hésite un

instant. « Au nom de Jésus-Christ, frappe de toutes tes forces ! » s'exclame von Eckenberg d'une voix forte et mélodieuse. Le marteau tombe, le bloc de pierre se brise en deux morceaux qui chutent de chaque côté. Karl Johan von Eckenberg se relève et salue son public d'une révérence. Un garçon passe avec un bonnet tandis que des acrobates font des bonds. Des gens aux fenêtres jettent des pièces sur les pavés.

Mais un beau jour le costaud n'est plus là. Sa tente a disparu de la place et il ne reste aucune trace de la troupe des acrobates. Morten interroge quelques marchands, ils lui disent que von Eckenberg s'est blessé au cours d'une représentation et qu'il a été emporté à l'écart, inconscient. Morten ne trouve personne qui sache ce qui lui est arrivé.

†

Morten s'accorde parfois le luxe de prendre un fiacre jusqu'à l'une des portes de la ville, il paie un supplément au cocher et se fait conduire pendant une lieue ou deux dans la campagne, ou à un village, ou une bourgade. Gladsaxe, Husum, Ordrup, Herlev. Il descend, renvoie le cocher et rentre à pied par les routes. Il traverse des bourgs sur lesquels la puanteur des savonneries et des tanneries plane comme un brouillard contagieux, grassex et poisseux, il longe des champs où les vaches broutent paisiblement, il passe à côté de paysans taiseux qui le regardent de dessous leurs bonnets.

En ville, il se consacre aux livres mais il trahit la théologie au profit des sciences naturelles. Poussé par une faim académique, il déniche et suit des cours magistraux qui traitent de tout sauf de la Trinité et de la transsubstantiation. Il suit ainsi la leçon d'un professeur sur la classification hiérarchique de toute

vie sur terre, établie par Linné. On entend des huées, mais aussi des applaudissements. Ce cours, qui a lieu à la Komediehuset puisque l'Université lui refuse ses locaux, lui ouvre les yeux. Le monde est un tout cohérent ! Une révélation bien banale sur le coup, mais qui représente un bouleversement total de sa conscience, de sa vision du monde et de l'idée qu'il se fait de lui-même : Je forme une partie de ce tout cohérent !

Laust, un de ses amis qui fait des études de médecine, l'invite à l'Académie de chirurgie dans Norgsgade, que l'on connaît simplement sous le nom de Br'gade, où il écoute des leçons approfondies sur les vaisseaux sanguins, les os, les voies nerveuses et les glandes. C'est un voyage vers l'intérieur, quand la botanique et la zoologie sont des voyages vers l'extérieur, mais tout aussi renversant et tout aussi infini. L'homme campe au cœur de l'éternité. Voilà où le Seigneur nous a placés !

Avec Laust, il gagne un peu d'argent en repêchant les cadavres dans les canaux, ou en soudoyant un garde pour qu'il leur procure des corps qu'ils apportent dans les caves voûtées de la Faculté, où le professeur les attend avec son couteau et son regard froid. Il tient le scalpel entre trois doigts, comme si c'était un porte-plume et la peau jaunâtre du cadavre un parchemin sur lequel il avait l'intention de consigner quelques pensées, et il annonce aux étudiants à quels éléments ils devront faire attention pendant l'autopsie à venir. Il effectue ses incisions avec une précision désinvolte, il découvre les muscles d'un brillant verdâtre, couche après couche, il laisse s'en échapper leur odeur infâme, les étudiants ricanent nerveusement ou racontent des blagues en latin, et l'éclat irisé des entrailles contamine peu à peu leurs visages. Mais pas celui de Morten Falck. Lui, le pain et la bouillie chaude du matin lui tapissent l'estomac,

et il regarde, absorbé, des hommes qui perdent leur humanité et sont disséqués en parties indépendantes, elles-mêmes classifiées selon la nomenclature latine. Fibre nerveuse, fibre musculaire, les couches délicatement séparées de la peau, de l'hypoderme, du tissu adipeux et des organes jaune crème, rose saumon, violet betterave et lustrés comme un vernis. Le professeur détache les membres du torse, sa lame s'enfonce dans les tissus, elle fend les capsules synoviales et découvre des artères et des veines dont il énumère gaiement les noms. Morten a le sentiment qu'il les interpelle, comme s'il procédait à l'appel dans un collègue romain de l'époque classique. *Arteria carotis ! Nervus olfactorius ! Musculus mastoideus !* Il prête attention aux explications du professeur, qui possèdent toujours un écho de sarcasme certain, mais aussi de solidarité avec le défunt. Tels que nous sommes, tu l'étais, tel que tu es, nous le serons. Quelques étudiants changent de cursus après le choc subi dans les caves, certains retournent sur les terres de leurs pères ou partent faire leur Grand Tour vers le Sud, où nombre d'entre eux terminent comme poivrots rongés par les fièvres. Morten Falck, le seul à savoir qu'il ne peut pas achever une formation de médecin, reste là.

Il est présent dès qu'il y a une autopsie, même une fois que Laust tombe malade et se voit obligé d'abandonner ses études. Il apporte son carnet de botanique et ses fusains, il s'installe dans la pénombre et effectue des croquis anatomiques détaillés. Le professeur en fait des éloges, il veille à ce que le local, une crypte humide dont l'origine se perd dans les ténèbres du Moyen Âge, soit correctement éclairé par des lampes modernes. Il exhorte Morten à s'inscrire comme *alumnus*. Mais il y a un *numerus clausus* pour ces études. En outre, le maître d'école de Lier impose certaines clauses dissuasives mais

obligatoires. Morten sait que la relative insouciance financière dans laquelle il vit est conditionnée par la réussite de ses études de théologie sans trop d'accrocs. Il y a déjà consacré deux ans, le temps qu'il faut à beaucoup pour terminer leurs études, mais tant qu'il s'accroche à ce cursus et ne l'abandonne pas au profit d'une formation qui n'est pas approuvée, la patience paternelle à l'égard de ses mauvaises notes et de ses retards est presque infinie. Le premier jour ouvré de chaque mois, il rencontre Maître Gill qui lui remet sa pension en échange d'un rapport détaillé sur ses progrès à l'Université.

La demeure de l'imprimeur, un solide édifice de trois étages bâti selon la dernière ordonnance municipale sur la construction, c'est-à-dire après le dernier incendie en 1728, qui interdit toute charpente apparente inflammable, est située en retrait dans la cour. L'entrée principale donne dans Studiestræde, mais la famille utilise l'entrée de la cour. Morten n'a jamais franchi la porte de la maison de l'imprimeur et, en tant qu'étudiant pauvre et locataire d'une chambre crasseuse au-dessus de la porte cochère, il ne peut guère espérer être invité. Les trois filles de M. Schultz jouent à chat dans la cour, à la marelle, à la corde ou encore à la ronde. Il entend le doux claquement de leurs souliers à lacets, leurs rires et leurs disputes. Elles grandissent sous sa fenêtre, petites filles auxquelles il ne prête guère attention, aux voix fluettes et aux rires en cascade qui résonnent dans la cour pavée. Il entend la corde à sauter qui fouette le sol et qui glisse, il voit leurs robes qui se déploient et se replient, se déploient et se replient, leurs pieds et leurs jambes qui apparaissent fugacement, les boucles en tire-bouchon de leurs cheveux qui dansent sur leurs épaules, leurs fronts hauts, un peu trop arrondis et proéminents, les yeux clairs enfoncés dans les orbites et le triangle nez-bouche

harmonieux qu'illumine un rire débonnaire. Puis elles s'arrêtent de sauter à la corde. Elles se retirent à l'ombre de l'érable au milieu de la cour, où il y a un banc. Elles lisent toutes les trois le même livre, la plus grande au milieu, les deux autres appuyées chacune d'un côté, en balançant des jambes. Morten Falck les croise parfois quand il va prendre son petit déjeuner. Il remarque qu'elles le regardent en coin et ricanent. Il ne connaît même pas leurs noms, il ne leur parle jamais et n'a aucune raison de leur adresser la parole. Il y a quelque chose chez les filles dans leur phase prépubère qui l'agace et le rebute, tout cet amour de soi-même, cette joie de vivre, cette certitude qu'une vie merveilleuse les attend, les belles robes blanches, les souliers gracieux et fins, les rubans dans les cheveux, tout ce qui est corseté et enfermé. Tout ce qu'elles ignorent. Dans quelques années, elles seront menées à l'étable et engrossées, elles vont se gonfler, elles vont accoucher dans un jet de sang, de mucosités, et avec un halètement étouffé dans le mouchoir gorgé d'alcool anesthésique et de parfum. Les morts dans la cave sous la Faculté sont préférables aux demoiselles Schultz. C'est ce que pense Morten dans son cynisme tout neuf. Au moins, il n'y a pas de faux espoirs, rien qu'une vraie putréfaction sans concession.

†

Une des demoiselles se distingue du trio, l'aînée. Elle a grandi soudainement et dépasse ses sœurs d'une tête. Morten voit qu'elle est devenue une femme. Il calcule qu'elle doit avoir l'âge du prince héritier de la couronne du Danemark. Confirmée, emballée comme un paquet prêt à l'expédition. Mlle Schultz déambule dans la cour, gauche comme une pouliche boiteuse. On ne la laisse pas tranquille

longtemps, sa mère surgit tout de suite à la porte et la hèle.

« Abelone ! »

Elle se lève docilement et rentre à la maison. Morten essaie d'imaginer pour quelles tâches sa mère l'appelle. Pour coudre sa robe de mariée, peut-être. Ou pour apprendre à tenir sa maison, plier les serviettes, établir un plan de table, écrire des invitations. Peut-être faut-il la tenir à l'écart du regard des ouvriers et des autres hommes, parmi lesquels le jeune étudiant, et des pensées qu'elle pourrait provoquer.

Abelone.

Si l'on veut protéger la vertu de sa fille, se dit Morten, il convient de garder son nom secret. Désormais, il connaît le nom de la demoiselle et il a l'impression d'avoir déjà regardé sous ses jupes.

Abelone.

Morten Falck a vingt-huit ans, il est déjà au fait de l'amour. Il l'a étudié pendant ses promenades nocturnes à travers la ville, sous les porches, dans les arrière-cours et les ruelles étroites de l'Øster Kvarter, à l'extérieur des fortifications, dans le terrain vague entre la rue des remparts et le talus herbeux, où il n'y a pas d'éclairage, ou très peu. Il a effectué des observations sur son essence et ses manifestations dans les couloirs et les recoins obscurs des vieilles maisons, il a entrouvert des portes et il a épié en retenant son souffle, il a vu des filles de l'âge des sœurs Schultz relever leur jupe, se pencher en avant et, sans un mot, avec à peine un gémissement réprimé, recevoir le membre dressé d'un monsieur. Il a exercé son cynisme en espionnant les gens. Il a appris que l'amour est étrange et, parfois, il semble encore plus humiliant que la mort vue dans la cave de Norgesgade. Les sommes qu'il a reçues de Maître Gill ne suffisaient pas pour goûter à l'amour sous un porche

ou derrière une taverne, mais depuis qu'elles sont complétées par les salaires perçus pour les cadavres qu'il apporte sur la table d'autopsie, il peut se permettre de se payer une fille publique de temps à autre. Après coup, il éprouve de la déception, de la culpabilité et des remords, un soupçon de nausée et l'envie de recommencer. La mort pue, mais elle n'est pas la seule, découvre-t-il. Il se sent sale. Il est soulagé chaque fois que c'est fini, il se dit que c'est fait, il a essayé, il n'a pas besoin de recommencer. Mais il recommence. Le désir s'accumule dans les fluides du corps qui convergent inexorablement vers le même point. Il file quelques marks à une fille, un cul est mis à sa disposition, il plonge dans l'obscurité et la chaleur, dans le vif et le mou qui s'écarte et se referme, s'écarte et se referme, il se balance un peu, il scrute la peau qui ondoie d'avant en arrière avec un bruit de clapot, les volants et les plis, les agrafes et les boutons, la nuque pâle docilement baissée, les mains qui s'agrippent au bord d'une table, il rejette la tête en arrière et gémit comme s'il ressentait de la douleur, et le mal l'abandonne, il fait un signe d'au revoir et disparaît, il est libre pour un moment. Mais ça revient toujours, comme l'eau au fond d'une carrière.

Un jour, comme d'habitude, il descend Vimelskaftet en direction d'Amager Torv. Les échoppes s'entassent les unes contre les autres, les étals à l'air libre sont couverts de bimboloterie, d'étoffes bariolées, de cages pleines de poules qui attendent le billot et de coqs au regard mauvais, des tas de lapins écorchés, des piles de peaux de martre et de renard. Le soleil brûle les toits, les mouches bourdonnent. Vimmelskaftet est un goulot étouffant où il est impossible d'avancer ou de reculer. C'est précisément pour cela qu'il aime se promener ici, dans le centre du commerce de la ville, et humer les

relents nauséabonds des chairs humaines comme animales. Il se fraie un chemin au milieu des hordes de matrones avec leurs paniers et de dames aux crinolines qui remuent sous leurs robes. Des gamins ivres agitent les dernières chansons diffamatoires et en beuglent des extraits. Des paysans et des pêcheurs s'éloignent en traînant leurs chaussures de corde et tirent derrière eux leurs tombereaux chargés de marchandises ou de tas de sacs en toile vides. La ville entière se retrouve dans cet embouteillage, certains sont là par nécessité, d'autres par plaisir ou par curiosité. Un conseiller de la chancellerie brandit sa canne, un officier aère son uniforme d'un bleu gorge-de-pigeon, un aubergiste décharge un tonneau de bière et le porte sur son épaule, deux catins déambulent bras dessus, bras dessous, elles font tourner leurs ombrelles pâlies et déchirées, elles font froufrouter leurs jupons en tulle salis qui laissent derrière elles un effluve de caniveau. Les bourgeoises se pincent le nez en les croisant mais l'officier s'arrête et les salue d'une révérence galante, il agite son chapeau d'un mouvement bref et ironique, elles ricanent, s'inclinent et disent « Bonjour, Lieutenant Holm, comment allez-vous ? Vous ne partez pas faire la guerre aux Suédois ? ».

Morten suit les deux prostituées, il a envie de les voir racoler un client. Elles remontent Store Købmagersgade, passent par Kultorvet, Rosengården, jusqu'aux remparts à la hauteur de Skidentorv où elles s'asseyent sur un banc près du Hanens Bastion. Morten passe lentement à côté du banc, soulève son chapeau pour saluer les dames. Elles l'ignorent. Ah tiens, pense-t-il vexé, on se croit visiblement trop bien pour un étudiant ! Il rentre de mauvaise humeur. Mlle Schultz est assise sous l'érable. Ses sœurs jouent à la marelle. Leurs robes volètent autour de leurs jambes. Il reste un instant à les contempler,

puis regarde la demoiselle sous l'arbre. Leurs regards se croisent. Il s'approche, ôte son chapeau, le porte à son cœur et s'incline.

« Mademoiselle Schultz, je suis un locataire de votre père.

— Je sais qui vous êtes, dit-elle avec un sourire. Cela fait des années que vous habitez ici. Vous êtes étudiant ?

— En théologie, répond-il, heureux pour une fois que ses études lui servent à quelque chose d'utile. Je suis l'élève de M. Swane. »

Elle sourit.

« Non ! Vraiment ? M. Swane s'est chargé de ma confirmation. »

Une voix de jeune fille, claire et sonore. Il l'a entendue maintes fois, mais cette fois-ci, elle s'adresse à lui.

« Voilà qui est plaisant. Et il va peut-être aussi vous marier ? »

Elle fait une grimace.

« Je ne suis pas fiancée.

— Oh, vous le serez sans doute bientôt, Mademoiselle Schultz.

— Vous croyez ? On ne sait jamais. Il y a des gens qui ne se fiancent pas. »

Elle lève les yeux et l'interroge du regard, comme s'il était déjà ordonné, comme s'il était prêt à recevoir sa confession.

« Mais pourquoi faut-il se marier ? Ma mère ne veut pas me le dire. »

La question le surprend. Il n'a jamais échangé un mot avec la demoiselle et ils se retrouvent soudain à avoir une conversation presque intime.

« De l'avis général, dit-il d'un ton hésitant, les jeunes femmes comme Mademoiselle tirent avantage du mariage en y trouvant un sens à leur vie et en évitant ainsi l'oisiveté. Une vieille fille n'est pas un spectacle réjouissant, n'est-ce pas ?

— Mais accoucher, dit-elle d'une voix lugubre, cela a l'air encore plus effrayant.

— C'est le privilège des femmes », répond-il, embarrassé. De toute évidence, sa mère a négligé de lui dire qu'il existait des sujets de conversation à éviter.

Il la regarde. Elle a beaucoup grandi au cours des douze derniers mois, mais elle est maigre et a un je-ne-sais-quoi de puéril, elle est à peine nubile, se dit-il alors que ses yeux papillonnent sur les charmes en germe de la demoiselle. Le soleil est filtré par le feuillage de l'érable, il tachette sa robe et ses boucles blondes. Morten croit deviner un léger relent de sueur qui se mêle au parfum du bleu d'outremer, ou du produit, quel qu'il soit, que l'on emploie pour laver les vêtements des filles. Puis une voix l'appelle.

« Ma mère ! » Elle bondit sur ses pieds, mais reste un instant. « Au revoir. »

Il fait une révérence, elle disparaît par la porte principale et passe derrière Mme Schultz qui le fixe des yeux. La porte est claquée. Il monte dans sa chambre, s'allonge sur le côté et se cure les dents avec un ongle.

La rue qui court entre les dernières maisons de la ville et les fortifications n'est pavée qu'à certains endroits. Pour la majeure partie, c'est un chemin de terre. Elle avait été pourtant intégralement couverte à l'époque de Christian IV dans un effort imposant pour améliorer les conditions sanitaires de la cité, mais les pavés ont été arrachés de nuit depuis longtemps pour être utilisés à d'autres fins. Il reste un magma de boue, de contenu des seaux de latrine obligeamment vidés par les résidents du coin, et de reliquat du brassage de la bière et de la fabrication de la gnôle. Ce quartier grouille de rats et de chiens errants, imprévisibles et agressifs à cause de l'alcool dans la drêche rejetée. Aux yeux

de Morten, les épidémies de typhus, de peste et de petite vérole qui ont ravagé la ville depuis des siècles ont sûrement leur foyer dans ce no man's land situé entre les tavernes, les brasseries et les arrière-cours des auberges d'un côté, et les murailles obscures de l'autre, où les gens viennent poussés par le désir ou le besoin désespéré de gagner quelques pièces. On devrait engager un médecin-général pour nettoyer cette porcherie. Et ce médecin-général, ce pourrait fort bien être lui, Morten Falck. L'idée le fait sourire. Mais il doit admettre qu'il aime bien la fange, et les possibilités d'évolution que recèle la fange.

Il marche dans ce coin avec prudence, il plisse les yeux. Le seul éclairage provient de quelques fenêtres du côté de la ville d'où s'échappent aussi des rires et des chansons. Des ombres apparaissent soudain et disparaissent aussitôt, voleurs, gardes ou maque-reaux, impossible de les distinguer. Les catins, les moins chères de la ville, s'attroupent dans les rares îlots de lumière, elles se tiennent sous les porches, mâchonnet des bouts de paille et soulèvent leurs jupes sans ciller dès qu'un pantalon vient à passer. Le veilleur du guet arrive avec sa masse d'armes sur l'épaule, il échange quelques mots avec les filles puis continue sa ronde.

Morten dresse quelques considérations sur la nature humaine. Il reste dans l'ombre, à l'abri de son cynisme et de sa désillusion, il observe la transaction entre la commerçante et son client, la marchandise offerte et livrée sur-le-champ. Il y a bien des hommes qui sortent s'amuser par un soir de semaine banal, il y a bien des messieurs distingués dont le désir ne saurait être assouvi dans le cadre du mariage bourgeois. Quel mensonge ont-ils inventé en sortant de la maison, et que leur ont donc répondu leurs épouses ? Savaient-elles où ils allaient, et savaient-ils qu'elles le savaient ? Serait-il question d'un contrat, d'une

forme de réciprocité ? Et l'épouse est peut-être fort heureuse qu'il existe des lieux et des gens qui se chargent de ces éléments du mariage qu'elle trouve moins attirants ? Morten sourit en son for intérieur. Là, dans l'ombre, il se passe quelque chose, il l'entend. Il s'approche sur la pointe des pieds, retient son souffle, le bruit augmente, un froufrou de tissu damassé, une claque, une voix d'homme qui explique quelles prestations il souhaite recevoir en échange de l'argent qu'il donne, et comment. Ses yeux s'accoutument lentement à l'obscurité. La fille n'est qu'une gamine, agenouillée, on croirait qu'elle prie. Et c'est peut-être le cas. L'homme est debout, adossé contre un arbre, on a l'impression qu'il observe les étoiles au-dessus des remparts, ou qu'il est en train de dicter une lettre à un secrétaire, il s'évente avec un tricorne pour se rafraîchir dans la nuit suffocante. Morten Falck observe, non parce que cela l'excite mais parce qu'il souhaite apprendre. Bientôt vous serez morts, se dit-il, et je dessinerai des planches magnifiques de vos beaux corps mutilés.

Mais que font les femmes de leur désir ? se demande-t-il. Oh, il le sait très bien. Elles vont à l'église pour ça. Elles vont voir le pasteur. Elles viennent me voir, moi. Il est donc essentiel que je sois l'un de ceux à qui rien d'humain n'est étranger. C'est pour ça que je suis là. Cette pensée l'apaise un peu.

Les obscénités ne se produisent pas seulement à l'extérieur des fortifications, mais à peu près partout en ville. Les veilleurs empochent un bon skilling s'ils ferment les yeux pendant que les rencontres entre la marchandise et le client se produisent dans leur prévisibilité toute répétitive. Des vieilles édentées se vendent pour quelques piécettes. Elles sont prêtes à tout pour un homme qui réclame leurs services.

Il n'y a visiblement pas d'âge minimal pour une

putain. Il voit des hommes mûrs adossés au mur d'une arrière-cour tandis que des petites langues roses besognent dans l'obscurité. Mêmes livides et rompus, les enfants prostitués racolent les clients avec des gestes obscènes et caricaturaux que leur ont appris leurs souteneurs, gestes qui semblent manifestement faux aux yeux de tous, sauf de ceux qui veulent vraiment y croire, les beaux messieurs à la conscience pure. Au cours d'une journée, ils ingurgitent sans doute une plus grande quantité de sperme que de nourriture. Les veilleurs les chassent avec leurs masses mais ils reviennent tout de suite, comme les rats. Il arrive régulièrement que ces mêmes veilleurs trouvent des enfants morts ou inanimés. On les emporte sur une charrette. Morten ne sait pas où ils disparaissent. On ne les voit jamais dans la cave de la Faculté. Et il en est heureux, car il y a des limites à sa soif de connaissance. Un jour, il interroge un veilleur à ce sujet, mais on le menace d'un tour au guet s'il ne garde pas sa curiosité pour lui.

Il se lasse de se cacher sous les porches et les remparts, et dans les arrière-cours. Il abandonne. Cela ne lui paraît plus important. Il a vingt-huit ans. Mlle Schultz en aura bientôt seize. Le prince héritier Frederik prend le pouvoir, il défile dans la ville en carrosse découvert sous les acclamations. Son père, le roi, retombe dans sa folie, qui n'est pas d'un caractère tyrannique et despotique comme celle de ses aïeux, mais plus paisible et retenue. Morten et la demoiselle échangent quelques mots sous l'érable, ils ont parfois la permission de parler plus longuement avant que Mme Schultz ne surgisse à la porte et appelle sa fille. Il imagine, à titre d'exercice mental, que la demoiselle se penche sur le banc, la robe retroussée, le corset arraché, le cul brillant contre ses hanches agitées, son membre sombre qui disparaît

dans l'obscurité velue et âcre, entre les fesses. Cependant, l'idée ne le séduit gère, il est pratiquement impossible de l'imaginer, ce qui est un grand soulagement. Je suis peut-être amoureux, se dit-il.

Il se promène dans Kongens Have, ce parc est un poumon de grandes pelouses, d'arbres et de fontaines dont l'accès au public est limité. Mlle Schultz et ses deux sœurs se promènent avec lui. Elles ont eu l'autorisation de leur mère. Ils marchent sur le gravier jaune, au milieu de l'allée principale, et contemplent le joli palais Renaissance de Christian IV. Les fontaines crachent leurs eaux et l'écume, les unes derrière les autres. Les arbres sont étêtés et taillés, ils ressemblent à des champignons verts, leurs troncs font penser à des tiges de fleur, et ils sont alignés avec une précision tellement monotone que l'on en a le vertige. Mais si la tête tourne, c'est peut-être pour d'autres raisons, comme par exemple le fait que les demoiselles Schultz s'asseyent sur la pelouse verte. Leurs robes s'étalent autour d'elles, elles ont l'air de marguerites tombées du ciel qui ont trouvé leur place dans l'herbe. Il entraperçoit le bout d'un soulier. Morten garde deux pas d'écart, il détourne à moitié la tête afin d'exprimer sa délicatesse. Il sait pourquoi Mme Schultz l'a laissé sortir de la cour avec ses filles. Ce n'est pas parce qu'il est un prétendant, il ne l'est certainement pas aux yeux de Madame, ni aux siens d'ailleurs, mais parce qu'il est considéré comme un étudiant en théologie inoffensif. Et parce que, de toute évidence, Mme Schultz a confiance en l'humanité en général, et en lui en particulier.

Les fontaines gargouillent et c'est apaisant. On sent une humidité rafraîchissante planer sur le gazon. Un arc-en-ciel apparaît au-dessus de la pelouse manucurée et entre les arbres raccourcis. Il s'essuie le front avec un mouchoir et le range dans la poche de sa veste. Des chaussures crissent sur le gravier,

on entend une canne, un monsieur svelte vêtu d'une redingote verte et de bas d'un blanc immaculé passe en compagnie d'une dame plus très jeune à la taille et aux jambes enserrées et escamotées par une crinoline en forme de cage à oiseaux, ce qui fait que, bien évidemment, l'on pense avant tout à la taille et aux jambes de la dame en question. La robe bouffe légèrement autour d'elle, le vent joue avec le bord plissé qui a pris une teinte vert chlorophylle à force de traîner dans l'herbe. La dame sourit pour elle-même avec un air crispé que Morten juge affecté ou théâtral, mais qui pousse le monsieur à adopter une attitude soumise. Le monsieur aux bas blancs semble implorer quelque chose en silence. Les demoiselles Schultz flairent un drame, elles suivent le couple des yeux et en silence, elles sont absorbées par la scène. Chaque fois que le jeune monsieur se porte à la hauteur de la dame, elle presse le pas, mais s'il perd trop de terrain, elle ralentit l'allure jusqu'à ce qu'il la rattrape à nouveau.

Dès qu'ils ne sont plus à portée de voix, les trois filles se mettent à piailler. Elles discutent, se disputent et se demandent quel peut bien être la relation entre le jeune homme et la femme plus si jeune. À les entendre, Morten comprend qu'elles lisent un tas de romans chevaleresques. Peut-être devrait-il leur prêter le roman sur Moll Flanders qu'il a lu l'hiver dernier ? Cela les secouerait sans doute.

« Et qu'en pense notre étudiant ? demande Abelone Schultz. Je vous vois avec votre sourire prétentieux.

— Je garderai prudemment pour moi ce que je pense de la relation entre ces deux personnes », répond-il.

Elles se moquent de lui et l'appellent Maître Sot. Mais lorsqu'elles reprennent leur promenade, Abelone glisse son bras sous celui de Morten.

Dans Østergade, il y a une échoppe qui vend des

vêtements intimes pour les dames et des parfums. Il achète deux flacons, l'un à la lavande, l'autre à la bergamote, il les remet à la servante de l'imprimeur en indiquant qu'il s'agit d'un cadeau pour Mlle Schultz. C'est son seizième anniversaire. Il a écrit une petite lettre qu'il a jointe au cadeau. « *Chère Mademoiselle Schultz, recevez cet humble cadeau en espérant qu'il vous évoquera le souvenir du plus fervent de vos admirateurs, id est stud. theol. Morten Falck.* »

Le cadeau lui est rendu le lendemain par la domestique. Il le range dans un coin. Il est allé trop vite. Il est trop tôt. Il lui faut être patient. Mais il ne regrette rien. Désormais, elle connaît sa position, ainsi que toute la famille Schultz. C'est un sentiment libérateur. C'est comme s'il l'avait embrassée, comme s'il avait posé la main sur ses hanches.

Il surveille la porte de la maison de l'imprimeur. Abelone se terre à la maison, mais ses sœurs sont bien là et Mme Schultz se montre souvent dans la cour, énergique et enjouée. Une personne au caractère insouciant. Il l'aime bien et il est certain qu'elle ne lui est pas hostile. Les deux petites sœurs évitent soigneusement de regarder vers la fenêtre de Morten quand il y est assis, en train de lire. À s'obstiner à ne pas lever les yeux vers lui, elles montrent qu'elles ont sans cesse conscience de sa présence.

†

Sa mère lui écrit de Lier. Elle aussi utilise son nom de jadis, Morten Pedersen, jusqu'à ce que, dans une lettre furieuse, il la prie de se servir de son nouveau nom. Elle obtempère, mais son père continue à lui écrire « Monsieur l'Étudiant Morten Pedersen » et c'est également sous ce nom qu'il reçoit les missives de Maître Gill. Toutefois, c'est sa mère qui écrit le plus, au moins une fois par semaine. Elle doit

utiliser une somme conséquente pour l'affranchissement du courrier, tant pour lui que pour Kirstine à Nakskov. Elle mentionne prudemment telle ou telle fille qui vient de faire sa confirmation ou qui a atteint un certain âge, qui jouit d'une bonne santé, qui est travailleuse et active, une fille obéissante avec ses parents, qui se montre d'une moralité inattaquable, et ainsi de suite. Elle garde un œil sur les paroisses dont le pasteur est déclinant et où il pourrait postuler une fois le ministère vacant, puisqu'il ne saurait tarder à être ordonné. Leur propre pasteur n'est pas vieux, ce ne serait donc que du long terme, mais il a eu la gentillesse d'assurer qu'il glisserait un mot en faveur de Morten quand il chercherait à obtenir une charge. *« Ton père est de nouveau malade, écrit-elle. Il est alité depuis deux jours et se plaint de douleurs et de sifflements dans la tête. Mais si jamais il t'écrit pour t'annoncer son décès proche, il faut que tu saches qu'il est en aussi bonne santé qu'un jeune homme et que les innombrables maux dont il s'estime atteint sont le fruit de son imagination. »*

Ces lettres le chagrinent un peu, elles lui causent des démangeaisons et des maux de tête, elles lui donnent envie de s'enivrer ou d'aller voir une putain. Il va à l'auberge avec Laust qui s'est remis de sa maladie, une mélancolie qui s'est déclarée subitement et qui l'a presque anéanti. Aujourd'hui, il donne dans l'extrême inverse, il sème son argent, utilise sans cesse des diligences, il insiste pour payer toutes les notes et invite ses amis à la Comédie où il loue une loge. Morten y est assis sur un siège en peluche. La chaleur qui se dégage des nombreux spectateurs et les lampes qui baignent la salle de lumière le font transpirer. Sur la scène, les chanteurs tapent du pied, font des grimaces atroces, battent des bras et se crient dessus. Ils donnent un opéra italien de facture classique. Le public commente l'action à haute voix,

les sifflets et les bravos se battent pour se couvrir mutuellement et il est impossible de suivre avec les allées et venues incessantes, les portes qui claquent, les sièges qui grincent, les conversations et les verres de bière qui tintent. La musique tonne et gronde, on tire un coup de pistolet, une soprano pousse des cris aigus et s'effondre, la fumée de la poudre plane au-dessus de la fosse d'orchestre, le fond de décor peint est remonté avec un treuil tapageur, un autre fond est descendu avec fracas, on entend les machinistes déplacer des charges en haletant, le chef d'orchestre crie les indications de battue à ses musiciens et tente de les diriger avec son archet. De son poste, Morten plonge directement son regard dans des douzaines de décolletés voluptueux. Les dames sont poudrées, avec des mouches sur leurs pommettes d'une blancheur marmoréenne, certaines les mettent sur leur poitrine. Elles agitent leurs éventails pour se rafraîchir, le parterre entier est comme un champ écrasé par le soleil, plein de fleurs et de papillons qui voletent. Il a la dernière lettre de sa mère dans sa poche. Il se dit que c'est une étonnante confusion des mondes. Imaginons un peu que ma vieille maman soit là. Il sourit intérieurement. Difficile d'imaginer deux mondes plus éloignés que celui de sa mère et celui du théâtre. Il aurait aimé qu'elle voie ça. Mais cela lui aurait probablement fait un choc, elle se serait évanouie de terreur. Elle n'est pas le genre de personne capable de se libérer d'elle-même et de dépasser ce qu'elle est. Elle est dans les fers, comme la plupart des gens.

Avec Laust, ils prennent ensuite une voiture et vont dans une taverne où ils jouent les beaux messieurs avant d'être mis à la porte. Puis ils vont aux fortifications, suivis d'une nuée de prostituées, bras dessus, bras dessous, qui hurlent des chansons pail-lardes.

Et Laust disparaît à nouveau. Morten entend des rumeurs, Laust aurait eu un accident, mais rien n'est sûr. Il écrit au père de Laust, un contrôleur des douanes de l'île de Fyn, sans obtenir de réponse. Il va à la Comédie une seule fois, mais c'est dispendieux, et assommant sans Laust et sa drôlerie, sans crier aux dames des insultes ou des compliments un peu trop intimes, sans une loge qui domine la populace. Il est seul au milieu de la foule du parterre, sans rien entendre ni voir, il pense à Rousseau et à « *L'homme est né libre et partout il est dans les fers !* ». Il n'arrive pas à se sortir cette phrase de la tête. C'est comme si le philosophe avait posé une main sur son épaule et s'adressait à lui personnellement.

†

Hiver 1784-1785. La capitale est inondée de valets de ferme et de jouvenceaux qui ont abandonné la servitude de la glèbe et le servage pour venir chercher fortune dans la grande ville. Il gèle à pierre fendre à partir de janvier. Les corbillards ont des semaines chargées et les corps qui arrivent à la crypte de l'Académie sont bien conservés, presque délicats, blancs comme des linges et sans odeur. Depuis que Laust a disparu, Morten a cessé de récolter des cadavres un peu partout, mais il gagne de l'argent avec ses dessins plus détaillés que jamais et dont certains sont accrochés dans les salles de l'Académie.

Morten voit les voitures qui se succèdent dans la cour de l'imprimeur. Des jeunes messieurs filent toquer à la porte, on leur ouvre. Des prétendants. Il ne s'en soucie guère. Finalement, il s'est pris d'intérêt pour la théologie et passe de longues heures chaque jour à la bibliothèque de l'Université. En outre, il a trouvé un travail et donne des cours deux jours par semaine aux petits orphelins de Vajsenhuset. Le

premier jour ouvré de chaque mois, il va voir Maître Gill et, au lieu de recevoir de l'argent, il lui en confie et reçoit un reçu pour son épargne qui ne cesse de grossir. Il vit modestement et raisonnablement, va rarement en ville. Quand il fait une promenade à l'extérieur des portes de la ville, il y va à pied, et rarement plus loin que les collines de Valby Bakke où il s'assied près du château. Il observe le demi-cercle formé par les lacs gelés, les remparts, à droite Vesterbrogade, l'artère principale pour tout ce qui entre en ville et en sort, et derrière les remparts, les clochers, et les centaines de cheminées qui fument. Il ne sait pas ce qu'il va faire lorsqu'il aura terminé, cet été. Peut-être continuer à enseigner. Peut-être chercher un ministère. Mais c'est difficile d'en obtenir un, les candidats abondent. Et puis, à quel endroit ?

Hiver. Le gel a cet avantage de transformer la boue en glace, et l'on peut marcher en ville sans être sali ou aspergé par la roue d'une voiture. La puanteur des latrines est moins intense. En revanche, une chape de fumée de charbon plane sur Copenhague, lourde et immobile, et les gens meurent par centaines de phtisie, ou de froid, tout simplement. Lui, de son côté, se porte bien. Il n'a quasiment pas été enrhumé depuis son arrivée et les différentes épidémies de maladies fiévreuses sont passées loin de sa porte. L'imprimerie au-dessous de sa chambre est toujours bien chauffée, sinon l'encre durcit, et il y a un petit poêle qu'il peut allumer à sa guise. Il va chercher le charbon dans la cave de l'imprimeur et paie un montant fixe modique chaque mois pour son approvisionnement. De plus, il passe beaucoup de temps à l'Université qui, si elle n'est pas vraiment chaude, n'est pas glaciale non plus. D'ailleurs, à son goût, le froid et l'hiver pourraient bien durer. Cela lui rappelle son enfance et son pays natal qui lui semblent désormais très lointains.

Un soir, frigorifié, il descend Vestergade en direction des fortifications. C'est une partie de la ville où vivent de nombreux aubergistes et distillateurs d'alcool, et toutes les deux maisons, il y a un estaminet dont la lumière jaune et invitante tombe sur la neige. Il entre dans un local où il y a de la lumière aux fenêtres, poussé par un urgent besoin de compagnie humaine. On joue de la musique, quelqu'un chante, des hommes jouent aux cartes, le feu ronfle dans un poêle, la fumée de tabac s'accumule autour des poutres du plafond. L'ambiance semble paisible. Un garçon est assis seul à une table. Morten s'assied en face de lui et commande une chope de bière. Il croise le regard du gars mais ils ne se saluent pas. Il a l'air étranger. Morten le classe dans la catégorie des Gitans. Peut-être un Juif.

On lui apporte sa bière. Il en prend une gorgée du bout des lèvres.

« Fait froid ? demande le garçon.

— Oui, il fait froid ce soir. Très froid. »

Le garçon louche. Les yeux de Morten se portent sur sa bouche. Sa pomme d'Adam fait des bonds. Morten a envie de changer de table. Il s'entend dire :

« Tu veux me tenir compagnie et prendre un verre avec moi ?

— Ah oui, merci, répond le garçon à toute vitesse. C'est pas de refus. »

Il fait un signe au patron et lui crie sa commande.

« C'est sur le compte de Monsieur », dit-il en le montrant du doigt. Morten acquiesce mais évite de regarder le patron. Il regrette d'être venu. Il ne sait pas pourquoi il a eu l'idée d'engager la conversation avec ce jeune scélérat. Un homme se lève et se met à chanter une chanson. Morten se tasse en arrière et écoute cette chanson, une histoire larmoyante d'amour malheureux.

Quand la chanson prend fin, le garçon lui dit :

« Étudiant, pas vrai ? »

Il fait oui de la tête sans se tourner vers lui. Il se sent inspecté.

« Pasteur », dit le garçon.

Cette fois-ci, Morten se tourne vers lui.

« Comment as-tu deviné ? »

Il ricane d'un air embarrassé et s'essuie la bouche du revers de la main.

« C'est un truc que je sais faire. C'est un don.

— Un don, répète Morten. Alors, que peux-tu dire à mon sujet ?

— Je peux vous dire la bonne aventure, dit le garçon, mais ça va vous coûter des sous. »

Ah, un petit voyou, se dit Morten. Un escroc ambulancier qui gagne son pain en exploitant la crédulité des gens.

« Et ça coûte combien ?

— Ça dépend de la prédiction, répond le garçon avec un sourire rusé. Bien entendu, une longue vie, de la chance en amour et de la richesse par-dessus le marché, ça coûte plus cher que des pertes de sang, l'hospice et une mort imminente. »

Morten commande une nouvelle tournée. Il demande au patron s'il peut avoir à manger.

« Des harengs, répond l'aubergiste.

— Très bien, deux portions de harengs. »

Le garçon se jette sur la nourriture. La bouche pleine de chou à la béchamel et de harengs gras, il explique qu'il se déplace normalement avec une troupe de saltimbanques. Son travail, c'est de dire la bonne aventure.

« Le Seigneur m'a donné le don de voir à l'intérieur des gens, de lire en eux comme dans un livre, même si je sais pas lire. J'arrive à peine à signer mon nom.

— Et tu peux voir en moi ? demande Morten.

— Oui, oui, fait le garçon entre deux bouchées. Directement en vous, et à travers. C'est facile.

— Et que vois-tu ?

— La même chose que chez tout le monde, réplique-t-il d'un ton enjoué. Vous n'avez rien de spécial, si c'est ce que vous croyez. Mais si vous voulez que je vous prédise l'avenir, ça vous coûtera trois marks. C'est le prix en hiver. D'habitude, je prends cinq marks.

— Je voudrais d'abord te tester pour voir si tu mérites ton salaire. Peux-tu me dire si mes parents sont encore en vie ? »

Le garçon étudie sa nourriture comme si c'était là que se cachaient les secrets de Morten. Il continue à manger.

« Ils sont vivants. Et votre sœur est en bonne santé. Mais certains de vos frères ont disparu il y a longtemps. Paix à leur âme.

— Pour l'instant ça va, dit Morten. Il sent qu'il a la gorge un peu sèche. Est-ce que tu vois ce qu'est en train de faire ma sœur ?

— Oh, elle fait la bête à deux dos avec son pasteur. »

Le garçon éclate d'un rire tonitruant.

Morten blêmit.

« Kirstine ?

— Je connais pas son nom. Mais je vois une robe blanche et une autre noire, et j'entends des cloches. Pas une belle musique, pas pour moi. C'est un prêtre qui bénit un autre prêtre, quel spectacle ! La robe de la mariée est blanche à l'extérieure, mais noire et sale à l'intérieur. »

Il prononce ces derniers mots en faisant une grimace malicieuse.

Les cheveux noirs et gras tombent sur les yeux du garçon, une goutte de salive brille au coin de ses jolies lèvres, une miette de pain y est également coincée. La miette bouge quand il parle. Morten tend la main et la fait tomber du bout de l'index. Leurs regards se croisent et il demande :

« Est-elle heureuse ? »

Le garçon sourit.

« Je crois qu'elle est contente, en tout cas, elle glousse, mais il est vrai que le crâne rigole quand on épluche la chair. Qu'est-ce que j'en sais ? Je suis un voyant, je vois à travers les gens, pas en eux. Je ne suis pas une pythonisse. Les gens autour d'elle sont heureux, ça on le voit à leurs têtes, ils ont eu ce qu'ils voulaient. Mais, elle, je ne vois pas. Son visage, c'est comme l'eau quand on pisse dedans. Il fait beau, le soleil brille sur l'église, blanc, blanc, il brille sur la robe, blanc, blanc. Je me fais une joie de retrouver l'été, pas vous, pasteur ? Quand l'alouette chante et que l'on peut aller où on veut ? Quand je pourrai voyager avec mon peuple et dormir dans les bois.

— Et moi ? demande Morten, tu peux voir mon avenir ?

— Je vois un tas de gens bizarres qui dansent en haut d'une montagne. Mais je crois que ce ne sont pas des chrétiens, non, ils ressemblent pas à des chrétiens. Ils sont noirs et ils sont sales, mais ce sont vos amis, et vous dansez avec eux. Et je vois le feu.

— Le feu ?

— Des flammes et des boules de feu. Vous êtes un homme qui aime jouer avec le feu, pasteur. Mais le feu ne vous touche pas. Vous ressortez du feu sans même un sourcil roussi. »

Le garçon a fini de manger, il a vidé trois chopes de bière. Son menton tombe sur sa poitrine. Il se met à ronfler, ses épaules s'affaissent, son buste glisse contre le mur. Morten reste un moment à l'observer. Puis il jette quelques marks sur la table et rentre chez lui. La neige a commencé à tomber.

†

Il remplit ses obligations. Il va aux cours, il bâche son latin, son grec et son hébreu, il lit les œuvres théologiques requises, il donne ses leçons aux orphelins, il salue courtoisement Mlle Schultz quand il la croise dans la cour. Elle le regarde, dans l'expectative, comme si elle avait préparé ce qu'elle devait lui dire s'ils se voyaient, mais il ne prend jamais le temps de lui adresser la parole. Visiblement, l'imprimeur a le sentiment que Morten est en train de se consumer d'amour malheureux pour sa fille. Il lui donne une tape sur l'épaule, plein de compassion, et lui dit :

« Patience, mon cher théologien, patience. Tout vient à point à qui sait attendre. »

Morten acquiesce et tente de ressembler à un soupirant courageux. En réalité, c'est un rôle qu'il joue. Il ne pense guère à la demoiselle, même s'il sait qu'il le devrait, il sait que ce serait normal. Mais la demoiselle est tellement pure et sans tache. Il est difficile d'imaginer sous sa robe et sa chemise autre chose que des jupes, des jupons et des chemises, et quantité de senteurs agréables.

Il se rappelle qu'il a reçu une lettre de sa sœur qui attend d'être lue. Depuis quand l'a-t-il laissée dans le tiroir sans l'ouvrir ? Il ne se souvient plus quand il l'a reçue. Plusieurs semaines, peut-être. Leur mère lui a écrit au sujet de ses projets et de la bonne nouvelle. Fort bien. Cela a déjà eu lieu. Il en a été informé quand il était face au garçon à la taverne. Il retire le cachet sans abîmer l'enveloppe. C'est une longue lettre, plusieurs feuilles écrites des deux côtés. « *Mon très cher frère Morten, quand tu liras cette lettre...* » On dirait la lettre d'un suicidé, des mots que l'on écrit avec le nœud coulant déjà accroché au plafond. Et c'est vraiment un adieu, elle a déjà la corde au cou, les pasteurs sont prêts, un à ses côtés, un autre à l'autel et les

cloches sonnent. Il range la lettre sans en finir la lecture.

Une semaine plus tard. Même jour de la semaine. Il neige également, mais il fait un peu plus doux. Le garçon est assis à la même auberge que l'autre fois. Il n'a pas l'air surpris quand Morten prend place en face de lui.

« Bonsoir, Monsieur.

— Bonsoir, mon enfant. »

Le garçon lui adresse un sourire en coin.

« Vous voulez que je vous dise encore la bonne aventure ?

— Non, je ne viens pas pour la bonne aventure. »

Il achète deux chopes de bière et il en pose une sur la table devant le garçon. Ce dernier a l'air plus éveillé aujourd'hui, il a une expression bizarre dans les yeux – est-ce de l'ironie, un spasme musculaire ? Et cette bouche ! C'est cette bouche qu'il est revenu voir, c'est un mystère, une question sans réponse. Et Morten n'est pas du genre à laisser une question sans réponse.

« Merci », dit le garçon. Il lève la chope et boit.

« Tu te souviens de moi ?

— Vous êtes mon bienfaiteur. Vous m'avez donné de l'argent.

— C'est exact.

— Mais vous m'en avez donné trop. Je vous dois quelque chose.

— Bon, bon, on verra si tu me dois quelque chose. Je t'ai dit que je ne suis pas venu pour la bonne aventure.

— Je peux vous montrer quelque chose que vous n'avez jamais vu, poursuit le garçon.

— Et de quoi s'agit-il ? s'enquiert Morten en le regardant avec attention.

— Monsieur sera *sehr vergnügt und überrascht*, dit le garçon qui passe soudain à l'allemand.

— J'ai vu bien des choses, dit Morten. Il en faut beaucoup pour que je me sente *vergnügt* et encore plus pour que je sois *überrascht*. »

Le garçon rit. Il n'insiste pas. Il a un atout dans sa manche, quel qu'il soit, et il n'est pas pressé de le montrer.

« Alors, qu'est-ce que c'est ?

— C'est avec ça que je gagne mes sous en hiver. Il y a beaucoup de messieurs comme vous, pasteur.

— Je ne suis pas un de tes messieurs, mes besoins sont tout à fait normaux. »

Le sourire ne change pas. Il est sûr de lui.

« Alors, montre-moi, dit Morten.

— Cinq marks.

— Pas question. Tu devrais avoir honte ! Trois.

— Pour vous, je le ferai pour trois », dit le garçon. Il se lève, baisse son pantalon et dévisage Morten avec un sourire sournois.

« Tu crois que je n'ai jamais vu un petit robinet comme le tien ? Ça ne vaut même pas un skilling. »

Le silence s'est fait au comptoir. Les gens les regardent. Le musicien cesse d'accorder son violon.

Le garçon soulève sa chemise, il a un sourire jusqu'aux oreilles.

Morten se redresse d'un bond, il recule. Son regard papillonne sur le corps du garçon.

« Mais, ma petite fille ! » s'exclame-t-il.

Les pièces de menue monnaie pleuvent sur eux. L'hermaphrodite répond aux vivats des clients par une révérence gracieuse et un mouvement galant du bras. Morten se hâte de sortir, il abandonne sa chope et son assiette, il file, basques au vent, sans se soucier des caniveaux gelés. Il entend derrière lui les gens qui rigolent et ricanent.

Les platines de la presse cognent et grognent sous le plancher de sa chambre, les ouvriers compositeurs mettent les caractères en plomb dans les casses et parlent à vive voix. Morten se réveille tout habillé, une de ses chaussures est tombée. Dans la rue, il entend le bruit des harnais, des sabots ferrés et des roues des voitures. Les cloches de Vor Frue Kirke sonnent la demi-heure. On frappe à sa porte. Il se redresse et se frotte le visage. La domestique des Schultz tient un morceau de papier dans la main. Il le lit, puis le froisse.

Quelques jours passent. Il évite la demoiselle. Pour aller à ses cours, il passe dans la cour sur la pointe des pieds, pour rentrer, il se faufile dans sa chambre. Et puis, il est de retour à l'auberge. Le patron le reconnaît, le salue d'un signe de tête et lui apporte une chope de bière.

« Une portion de harengs, Monsieur ?

— Non merci. Pas ce soir. »

Il regarde autour de lui mais ne voit pas le garçon. Il a décidé de l'appeler « le garçon ». Mais c'est peut-être la fille qu'il désire. Ou un troisième sexe, si cela fait sens de le dire ainsi. Et peut-être cherche-t-il seulement cette inadmissibilité biologique. Il pressent que ce qui va se passer ce soir, et les choix qu'il va faire, seront décisifs pour le restant de ses jours.

Il sent un courant d'air froid qui vient de la porte derrière lui, il note le changement d'atmosphère aux autres tables de la taverne et sait ce que cela signifie. Le garçon entre dans son champ de vision et s'assied en face de lui.

« Que la paix du Seigneur soit avec vous », dit-il.

Morten fait un signe de tête. Le garçon sourit. Il claque des doigts et le patron lui apporte une chope. Morten le regarde fixement. Il voit la fille incrustée dans ses traits. Mais c'est le garçon qui parle.

« Mon bienfaiteur. Vous avez un cœur noble et

distingué. Je le vois bien. Vous n'avez pas à avoir honte.

— Je n'ai pas honte. Je me demande simplement ce que tu es.

— Venez avec moi jusqu'aux remparts, dit le garçon, et je vous montrerai. Ça coûtera dix marks. Quand vous en aurez fini avec moi, vous retrouverez la paix de l'âme. Vous redeviendrez un bon citoyen et vous recommencerez à faire la cour à vos filles, comme c'est votre devoir. »

Les pentes couvertes d'herbes des murailles sont chichement éclairées par les fenêtres qui donnent sur la rue. Un homme du guet leur barre le chemin. Morten lui donne quelques piécettes et il les laisse passer. Le garçon le conduit à un apprentis. Il frappe un signal sur le mur. Un verrou est tiré, ils entrent à l'intérieur. Dans la petite pièce, une femme est en train de tricoter à la faible lueur d'une bougie. Elle ne lève pas les yeux. Ils passent dans l'autre pièce qui compte un grabat et un poêle. Rien d'autre.

« Vous voulez de la lumière ? demande le garçon.

— Oui. Beaucoup de lumière. »

Le sang bat dans sa tête, il a la bouche sèche. Rien ne doit lui être inconnu, songe-t-il. « *L'homme est né libre et partout il est dans les fers !* »

Une lampe à huile est allumée. Le garçon se déshabille, s'allonge sur le grabat et lève les yeux vers Morten. Il y a quelque chose dans ce regard qui lui déplaît, il sait quelque chose sur lui, Morten Falck, le fils du maître d'école. Il scrute le corps nu. C'est une vision à la fois grotesque et excitante. Il ne peut réprimer un halètement qu'il tente de dissimuler en toussant. Puis il sent une main qui lui déboutonne la braguette et son membre en jaillit. La fille a un petit rire approbateur. Elle lui caresse le sexe doucement, mais reste couchée sur le dos.

« Si vous voulez coucher avec moi, cela coûte cinq marks de plus, dit-elle.

— Mes désirs sont des plus normaux », dit Morten qui halète à nouveau.

Elle rit.

« C'est évident, Monsieur. Ils sont tout à fait normaux. »

Sa voix est totalement métamorphosée. C'est la voix d'une jeune fille.

Elle s'allonge sur le coude et embrasse la base de son membre. Sa langue surgit, elle s'enroule sur son gland puis rentre entre ses dents. Morten voit qu'elle, ou le garçon en elle, a une érection. Il se penche et tâte le sexe durci. Il semble tout à fait normal. Il tâte les bourses. Les deux testicules sont en place et de taille normale. Tant qu'il peut en juger, il n'y a pas de début d'organes génitaux féminins en dessous, et il prend note que sa sexualité est pleinement masculine. Il tire un peu sur le pénis, la fille le lâche et s'affaisse sur le grabat. Morten s'agenouille à côté d'elle et prend son sexe dans sa bouche, lui retire le prépuce du gland par une rotation de la langue et le colle contre son palais, tout en faisant un mouvement d'acquiescement de la tête, lentement, presque pensif. En même temps, il lui serre un sein de la main droite. La fille se crispe, son dos forme un arc. Un jet chaud lui emplit la bouche. Il l'avale. La fille retombe et roule sur le côté avec des gémissements étouffés.

Morten se relève, il l'observe. Elle pose une main sur ses yeux, on dirait qu'elle dort. Il lui caresse les cheveux.

Puis il pose deux rixdales sur l'oreiller, il remet de l'ordre dans ses vêtements, salue poliment la femme dans le couloir et rentre chez lui par le no man's land.

Il est de retour en ville, il marche vers sa maison, il s'éloigne des remparts et de cette étrange part de lui-même qu'il a laissée là-bas. Il ne comprend pas entièrement ce qui s'est passé, seulement que ça l'a rendu heureux. La neige tombe doucement, pas un souffle de vent ne vient la perturber. Les rues blanches luisent dans la chiche lumière des lampes à huile de baleine et des fenêtres. Morten Falck trotte vers Studiestræde. À quelques rues de là, il entend un veilleur qui chante une mélodie médiévale traînante, mais il est incapable d'en discerner les paroles. Il doit être minuit passé. La belle mélodie lui monte un peu à la tête, il esquisse quelques pas de danse sur la neige inviolée, il fait une pirouette, dessine un cercle du bout de sa botte, il contemple la neige légère qui tourbillonne autour de ses bottes. Il regarde autour de lui. Personne ne l'a vu. Il continue son chemin.

« Ohé monsieur ! »

Le veilleur a surgi de l'ombre d'un porche et lève la main.

Morten s'arrête. Il se fige au milieu d'un pas.

« Ohé monsieur, répète le veilleur, êtes-vous ivre ?

— Non », répond-il. Il regarde le nez spongieux et les yeux injectés de sang de l'homme. Mais toi, oui ! a-t-il envie de dire.

Le veilleur le toise d'un œil sévère.

« Voulez-vous que je vous raccompagne chez vous ?

— Merci, mais ce n'est pas nécessaire. J'habite à deux rues d'ici. »

Avant que le veilleur n'ajoute quelque chose, il file dans Nørregade et continue en direction de la maison de l'imprimeur à pas vifs.

Il faut tout savoir, songe-t-il, avec le goût grasseyé

du sperme de l'hermaphrodite encore dans la bouche. Je veux tout savoir avant de me marier.

†

Février passe, mars arrive à son tour. La neige ne cesse de tomber. Elle tourbillonne autour des clochers, elle s'entasse dans les caniveaux et le long des maisons. Les paysans et les pêcheurs viennent en ville avec leurs voitures équipées de patins. Les naseaux des chevaux soufflent des nuages de vapeur blanche, les bêtes s'échinent et s'éreintent, elles trébuchent sur les routes glissantes, elles hennissent, s'ébrouent et chient nerveusement. Le gel s'accumule comme des guirlandes de dentelle dans leurs crinières et leurs houppes. Morten trouve honteuse la manière dont les pauvres bêtes sont maltraitées. Les écuries de la ville sont bondées. Les paysans qui ne parviennent pas à rentrer chez eux le soir, ou qui gisent ivres morts dans une auberge, laissent leurs chevaux attachés à une palissade ou un piquet. Chaque matin, les veilleurs trouvent des chevaux tombés d'épuisement au cours de la nuit, leur tête est suspendue par leur longe ou leurs rênes, leurs pattes fragiles écartées sous eux. Si le propriétaire se montre, il reçoit une amende. Les corps des bêtes sont transportés dans les fabriques de savon et de colle qui tournent jour et nuit en raison de l'abondance de matière première.

Mais le froid présente aussi des avantages. La puanteur des caniveaux, qui est une plaie la majeure partie de l'année, a presque disparu. Même lorsque les éboueurs vident les latrines de la ville, cela ne produit quasiment pas d'odeur. On ne voit pas non plus beaucoup de rats ni de souris. L'éternel grattement des rongeurs dans la garniture du plafond sous la chambre de Morten s'arrête, les punaises disparaissent dans les fissures et elles hibernent. La

ville sent la fumée de charbon et de bois, une odeur que Morten adore, surtout quand elle se mêle à l'air glacé. Mais ce n'est pas un air sain. Il le fait tousser et d'ailleurs les échos de la toux résonnent dans la ville entière. Il est alité pendant quatorze jours, avec de la fièvre, et il crache des mucosités dans un seau à côté du lit. Une domestique de l'imprimeur lui apporte de la soupe et des grogs de jus de sureau et de schnaps, elle change ses draps trempés et se charge de laver ses vêtements. Il reçoit plusieurs billets de la demoiselle. Il ne les froisse plus. Il les range dans le tiroir de sa table de chevet. Il donne à la servante le flacon de lavande pour qu'elle le remette à Mlle Schultz et, cette fois-ci, il ne lui est pas retourné. Il pense au garçon, ou à la fille, dans sa petite remise près des fortifications, à la femme qui tricotait sans lever les yeux, au jet chaud dans sa bouche. Aurait-il imaginé tout cela pendant les attaques de fièvre ? Ou bien la fièvre est-elle une punition pour avoir péché contre nature ?

La fièvre recule. Il sent qu'elle disparaît complètement. Il tousse, pour voir. Sa poitrine et ses côtes sont un peu douloureuses après les quintes de toux, mais il n'expectore plus. Il ne va pas mourir. Ses péchés sont pardonnés.

À pas prudents, il traverse la cour et va manger avec les ouvriers de l'imprimerie. Ils le saluent gentiment et se tassent sur le banc pour lui faire de la place. Plusieurs ont été malades aussi, l'un d'eux n'est plus là. Il s'enquiert de la santé de la famille de l'imprimeur. Ont-ils été touchés également ? Non, l'imprimeur et sa famille sont tellement privilégiés qu'ils peuvent partir à la campagne où ils sont à l'abri des miasmes empoisonnés et invisibles de l'air. Ils sont en parfaite santé, Dieu merci. Mais ils sont rentrés. Ils le dévisagent et sourient. Il baisse les yeux dans sa soupe.

Un jour, elle est là, dans la cour, alors qu'il rentre avec peine de son repas avec les ouvriers. Elle le regarde avec des yeux joyeux, mais durs aussi. Elle sourit. Il fait un signe de tête, hésite, ne sait s'il doit avancer ou reculer, il lève la main, la secoue. Puis elle rentre chez elle. Il voit les talons de ses bottines bondir sur les marches, il imagine son parfum qui se dégage en cercles concentriques à partir de ses pas si légers, il imagine sa main sur la peau de la demoiselle, sur la soie qui s'écarte, qui découvre l'animal caché au-dessous, sa chaleur qui se mêle à son froid à lui, ses lèvres qui s'ouvrent et la langue qui joue. Il flotte une légère odeur de lavande dans la cour. Ou bien il hallucine, ou bien elle a également ouvert son cadeau.

Une fois dans sa chambre, avec le clocher de Vor Frue Kirke visible dans le rectangle supérieur de sa fenêtre, il essaie de lui écrire une lettre. Il n'arrive à rien, ne dépasse pas les formules de politesse du début. *Chère Abelone. Ma Chère Mademoiselle Schultz. Ma Très Chère Mademoiselle Schultz. Très Estimée Mademoiselle Schultz. Abelone, ma bien-aimée. Chère Amie.* Il se rend compte qu'il n'a pas les esprits tout à fait clairs. Il n'est pas sûr d'avoir assez de discernement pour trouver le ton et la formule qui montreront ses intentions sans être incorrect.

La demoiselle l'invite à bouger. Elle exige un prix pour mettre sa peau à la disposition de ses doigts avides. Il écarte ses guenilles et palpe du bout des doigts, gémissant, il ne trouve pas ce qu'il cherche, il ne sait pas ce qu'il cherche. L'amour, peut-être ? La quintessence du principe féminin dissimulé à l'endroit où ses jambes se rejoignent ? Un animal sauvage ? Il lève les yeux pour regarder la demoiselle mais son visage est comme de l'eau, il est caché dans un recoin sombre de la taverne. Il la saisit

brusquement, lui arrache ses frusques, il introduit son membre en elle, ses fesses s'écartent, il sent son anus chaud contre son pubis. La demoiselle lui jette un coup d'œil par-dessus l'épaule, elle a un rire impudent, elle est allongée sur une table, ses mains en cherchant les bords à tâtons. Il la regarde attentivement. C'est Mlle Schultz, pas l'autre. Vraiment ? Est-ce cela, l'amour ? se demande-t-il. Puis il tombe par terre et se réveille.

Chère Mademoiselle Schultz, J'aurai bientôt suffisamment recouvré la santé et mes esprits pour sentir ce qui se passe et s'est passé ces derniers temps. Ma gratitude envers vous est plus grande que je ne saurais le dire avec des mots. Il me faut donc l'exprimer par des actes !

Et quoi donc ? quels actes ? Il froisse le papier. Il ne lui reste plus de feuilles. Son encrier est presque vide, il y a partout des plumes abîmées au milieu des feuilles froissées et pliées. Il sort de la chambre, traverse la cour et frappe à la porte de l'imprimeur. La servante lui ouvre. Il attend dans une antichambre du rez-de-chaussée. Puis on le conduit à l'étage, au bureau de l'imprimeur. Il n'a pas idée de ce qu'il fait ici.

Schultz est assis à son bureau, entouré de forts volumes et de piles de livres aux dos dorés. Il pousse un grognement pour indiquer qu'il a conscience de la présence de Morten, mais ne lève pas le nez de ses papiers. Morten va à la fenêtre. La vue est une version décalée de la sienne. Les mêmes façades, les mêmes toits et les mêmes cheminées, le clocher de Vor Frue Kirke qui se dresse entre les branches dénudées de l'érable. Il voit la fenêtre de sa chambre, elle est obscurcie par le reflet, on ne peut pas voir à l'intérieur. La cour est blanche de neige mais il

y a des traces en forme de nœuds laissées par les voitures tout autour de l'arbre. Au loin, il entend les platines des presses.

« Je me réjouis de vous voir guéri », dit Schultz dans son dos.

Il se retourne et s'assied sur la chaise que lui désigne l'imprimeur.

« Je crois que je suis rétabli.

— Nous étions inquiets pour vous. » L'imprimeur a haussé les sourcils comme s'il venait de dire quelque chose de drôle, ou qu'il s'attendait à ce que Morten le trouve drôle. « Ma fille aînée, en particulier, s'intéresse à votre santé.

— J'espère n'avoir pas été source d'inquiétude inutile.

— Pas du tout ! C'est dans la nature des femmes que d'être préoccupées par la santé d'autrui, et il est sain que les jeunes filles se fassent une idée des aspects graves de l'existence, et qu'elles perçoivent quelle est la réalité à l'extérieur des murs protecteurs de la maison. Mais c'est une bonne nouvelle que vous, monsieur Falck, ne soyez pas décédé. Cela n'aurait pas été profitable à la vision que ma fille se fait de la vie.

— Ni guère à la mienne », ajoute Morten.

L'imprimeur acquiesce. Ils rient tous les deux. Morten prend bonne note de deux choses : l'imprimeur l'a appelé « monsieur Falck » et a qualifié sa fille de « femme ».

« Non, je suis vraiment content de vous voir, dit Schultz. Cela me fait réellement plaisir. À vrai dire, nous sommes habitués à vous voir par ici. Si vous mourriez, il nous manquerait quelque chose. Au fait, vous vouliez me demander quelque chose ?

— Oui, répond-il, je me retrouve sans papier, ni encre. Ni plumes.

— Ah ah ! Monsieur est en train de rédiger sa

grande thèse ? Et quand pensez-vous terminer vos études ?

— Cet été, si tout se passe bien.

— Si vous souhaitez que l'on imprime et que l'on relie votre thèse, vous n'avez qu'à venir me trouver. Un texte bien composé impressionnera vos supérieurs.

— Merci. Je m'en souviendrai. »

Un silence s'installe. Schultz s'est tassé contre le dossier haut de son siège et dévisage Morten, il croise les mains sur le ventre. Il a les yeux noirs, constate Morten, sa perruque poudrée est posée sur son bureau. Ses cheveux sont ramenés en arrière en une fine queue-de-cheval grise.

« Allez voir Kierulf, mon comptable. Il vous procurera tout le matériel dont vous avez besoin. »

Morten prend note d'une troisième chose : l'imprimeur ne mentionne pas une seule fois qu'il doit payer pour ces fournitures.

Il retourne dans sa chambre avec de l'encre, des plumes, du papier de qualité, des enveloppes et de la cire à cacheter, pour plusieurs mois de consommation. Son bureau est rayé par de profondes entailles faites avec le tranche-plume. Il prend un sous-main qu'il étend sur le bureau. Il déplace ce dernier sous la fenêtre qui donne sur la cour, si bien qu'il peut contempler les toits quand il travaille.

Chère Abelone.

Il ne froisse pas la feuille de papier. Il supporte de la regarder. Il étudie sa propre écriture, les courbes oscillantes de la plume. Sa calligraphie est parfaitement rétablie, tout comme lui-même, mais elle est devenue un peu plus raide, un tantinet plus acérée. Le ciel grisonne à la fenêtre, il voit que la neige recommence à tomber derrière les carreaux couverts de glace. Il enfile son manteau et ses bottes, et sort en ville.

Il ne fait plus aussi froid, ses pieds restent chauds dans les bottes bien graissées. Il règne un silence étonnant, peut-être est-ce le calme qui suit une maladie grave, ou la neige qui tombe à gros flocons. Il descend Vimmelskaftet en direction d'Amager Torv, mais tourne à gauche dans Klosterstræde, il veut passer dans les petites rues du quartier, peut-être acheter quelque chose pour Mlle Schultz, un cadeau pour la remercier de s'être inquiétée pour lui, parce qu'il est en vie, pour ce qu'elle lui fait ressentir. Puis il arrive dans le Vester Kvarter. Il ne se rappelle plus être passé devant l'hôtel de ville, pourtant, il a bien dû. Hanens Bastion. Et le revoilà dans la même taverne. Le patron semble le reconnaître, il apporte une chope. Morten écoute la musique et les conversations autour des tables.

Le garçon finit par faire son apparition. Il s'assied à sa table.

« Le printemps ne va pas tarder, pasteur. »

Il ne répond pas.

« Et nous pourrons enfin partir d'ici.

— Et où veux-tu aller ?

— Partout. N'importe où. J'aimerais juste voyager et voir ce qui se cache derrière le prochain tournant.

— Je pourrais voyager avec toi », dit Morten. Il éclate de rire.

Le garçon rit également.

« Un monsieur si distingué. Vous ne pouvez pas venir avec moi. »

Morten sourit. Il ne dit rien. Quand l'aubergiste arrive avec les chopes débordantes de mousse, il lève la tête vers l'homme et se voit dans le regard de ce dernier. Je dois être resplendissant. Suis-je perdu ou sauvé ?

« Monsieur aimerait-il une passe comme la dernière fois ? demande le garçon.

— Non. Je voulais seulement te revoir une dernière fois. Je voulais voir si tu étais réel.

— Santé, pasteur. On se reverra sûrement.

— J'en doute », dit-il, et il laisse une demi-rixdale sur la table.

†

Il reprend ses études, travaille d'arrache-pied pour être prêt. Le printemps arrive enfin. Les jours rallongent, le temps se radoucit, les caniveaux de la ville dégèlent et les veilleurs pelletent les saletés et les ordures jusque dans les canaux. Les pavés luisent, tout propres. Mais ils sont vite réapprovisionnés par les latrines, les pots de chambre, les auberges et les tavernes. La chaleur, la puanteur et les rats font leur retour avec une épidémie de fièvre qui décime les nécessiteux. Quatre de ses élèves à l'orphelinat disparaissent. Lui, il se sent fort et en forme.

†

En juin 1785, il passe son diplôme avec la mention *non contemnendus*, c'est-à-dire la note la plus basse pour être admis. Mais en fait, c'est plutôt mieux que ce qu'il attendait. Il craignait un *rejectus* et il a déjà composé dans sa tête une lettre de regrets à son père. Il a délaissé la théologie. Il n'a étudié de manière systématique qu'au cours des six derniers mois. Mais pour son prêche d'examen dans Frue Kirke, où il présente le psaume 43 de David devant un jury constitué du Pr Swane et d'une petite assemblée choisie, il obtient *laudabilis*, la note la plus élevée. Sa prestation étonne au plus haut point les examinateurs, et lui-même. Il a senti un regard posé sur lui, un vieillard au premier rang, aux yeux d'un bleu pâle, au nez aquilin et cassé, aux lèvres souriantes qui semblent

Kim Leine

Les prophètes du fjord de l'Éternité

Traduit du danois par Alain Gnaedig

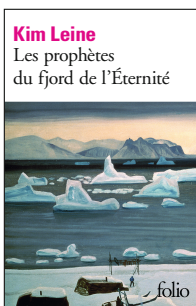
« Lui, Morten Falck, refuse de se figer dans une forme déterminée et de devenir vieux avant l'âge. C'est une décision qu'il prend à l'instant. »

En 1782, le jeune Morten, fils de pasteur, débarque à Copenhague. Négligeant ses études de théologie, il est entraîné vers les bas-fonds de la ville où se révèlent ses plus obscurs désirs. Bientôt, sa soif de liberté le guide jusqu'aux terres hostiles du Groenland. Chargé d'y convertir les autochtones, Morten découvre des hommes malmenés par les colons, survivant dans une misère absolue. Ses idéaux humanistes s'usent peu à peu au contact de l'alcool, de la débauche et de la violence. Faut-il poursuivre sa mission, quitte à y laisser son âme ?

« Spectaculaire. L'ensemble est symphonique : parfaitement équilibré, passionnant, irrésistible. »

Nils C. Ahl, *Le Monde des livres*

« Kim Leine impose vite son propre style – âpre, épuré – et stupéfie par son pouvoir d'évocation. »



Les prophètes du fjord de l'Éternité
Kim Leine

Cette édition électronique du livre
Les prophètes du fjord de l'Éternité de Kim Leine
a été réalisée le 26 mars 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072874963 - Numéro d'édition : 360611).
Code Sodis : U30262 - ISBN : 9782072874994.
Numéro d'édition : 360615.